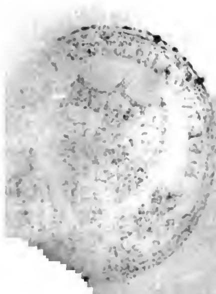


18 jusqu'au 1er juin

M 1880



LETTRES
DE
DEUX AMANS,
HABITANS DE LYON.



LETTRES
DE
DEUX AMANS,
HABITANS DE LYON;

Publiées par M. LÉONARD.

TOME SECOND.



A LONDRES;

Et se trouve à PARIS,

Chez DESENNE, Libraire, au Palais Royal; Passage de Richelieu.

M. DCC. LXXXIII.



LETTRES
DE
DEUX AMANS,
HABITANS DE LYON.

LETTRE XXXV.

Thérese à Constance.

QUAND viendras-tu donc habiter les Ormes ? tu ſais qu'en me ſéparant de toi, j'en obtins la promeſſe de ta mere. Attendras-tu que les chaleurs rendent ton voyage impraticable ? Viens, couſine, ah! viens promptement ! Mon cœur

eſt dans un affreuſe mélancolie. Que le temps eſt long, quand on eſt ſeule dans la nature, & qu'on ne tient à rien! Je regarde autour de moi, & je ne vois perſonne qui puiſſe me comprendre & me repondre. Qu'eſt-il devenu? Que fait-il? Où eſt-il? depuis un mois qu'il eſt parti, je n'entends plus parler de lui. Peut-être il pleure un pere! Ce ſilence m'accable : l'ennui de la vie que je mene ſe joint à mes tourmens ſecrets. J'ai ſans ceſſe à ſoutenir la préſence du plus ſévere des hommes. Hélas! il me fait un crime de ma triſteſſe & de l'état de langueur où je ſuis : il me reproche les maux que je ſouffre, comme ſi je pouvois les éviter! Je vois que ma mere eſt ſenſible à mes peines, mais qu'elle n'oſe le témoigner. O mon amie! où

es-tu pour me consoler? presque tous ces gens qui m'environnent me sont étrangers. Le désœuvrement de la campagne où l'on se trouve plus réuni qu'à la ville, fait que je suis obsédée d'importuns. Mon frere arrive de ses voyages: j'étois si jeune, quand il est parti, qu'il m'est absolument inconnu. Que de persécutions peut-être il me prépare! je ne jette qu'avec effroi mes regards sur l'avenir, & quand je songe à cette lueur de félicité dont je viens de jouir pendant quelques mois, mon cœur se resserre; le chagrin me saisit: j'ai regret de n'avoir point suivi le mouvement qui me poussoit vers la retraite. Je fais aujourd'hui ce que je ferai demain, ce que je ferai dans un mois; c'est une allure monotone qui

me fatigue. On ſe promene machinalement ; on fait le tour de ces grands bois qui ne diſent rien ; on prend des livres qu'on ne lit pas, & l'on finit par s'ennuier. Non, ma chere amie! je ne ſais ce qu'il me faut ; quand je pouvois le voir, je l'ai forcé de s'éloigner : aujourd'hui je le deſire, & je ſens qu'il me manque! Serai-je toujours en contradiction avec moi-même ? Faudra-t-il éternellement aimer, m'en repentir, faire des vœux & les déſavouer ?

LETTRE XXXVI.

A la même.

MON frere eſt arrivé : depuis ſon retour, nous ſommes dans les fêtes & dans les viſites : il faut recevoir tout le voiſinage, & courir d'une terre à l'autre : c'eſt un mouvement perpétuel. Ton couſin, ma chere Conſtance, eſt grand & bien fait ; il a de l'élégance dans les manieres : mais je le trouve un peu railleur, & je reconnois à ſes airs de hauteur, le digne fils de mon pere. Il me témoigne des attentions particulieres, & nous n'aurons pas de peine à nous lier, s'il veut s'y prêter. Il eſt doux d'avoir ſon frere pour ami : c'eſt une diſpoſition faite par la nature ; on n'a qu'à la ſuivre. Un

frere eſt un autre nous-même; c'eſt notre ſang qui coule dans ſes veines; c'eſt le même flanc qui nous a portés. Pourquoi la ſimpathie de caractere ne ſe trouveroit-elle pas dans nos ames, quand d'ailleurs toutes les choſes ſont tellement confondues, qu'elles paroiſſent ne faire de nous deux qu'un ſeul être ? Je ſuis très-portée à le chérir : mais la confiance, l'intimité, cet abandon du cœur, ces délicieux épanchemens, ah! couſine! ces biens n'appartiennent qu'à l'amitié, & le ſang n'a rien à dire à tout cela! L'amitié! le plus beau des bienfaits du Ciel! Ce n'eſt pas l'ouvrage d'une heure de l'obtenir & de la mériter! Il faut l'épreuve de toute la vie; il faut, comme nous, avoir vécu dans le cœur l'une de l'autre, dès la plus tendre enfance; avoir déployé,

dans les différens événemens, toute l'énergie de ce ſentiment; il faut, pour ainſi dire, s'être uni de toutes les forces de ſon ame à l'objet de ſon penchant, & c'eſt ce que nous avons fait. Avec quel attendriſſement je me rappelle les premiers temps de ma vie, avant que les affaires de Madame d'Armiane l'euſſent forcée d'aller s'établir à Paris! Je vais ſouvent revoir ce Couvent où nous fûmes élevées, ce jardin qui étoit le but journalier de nos promenades, ces bonnes Religieuſes qui nous aimoient. Heureux âge, où l'ame eſt libre, où la joie eſt pure, où les ſouvenirs n'ont rien d'amer! Il s'échappe avec l'enfance; il ſe perd, mon amie, comme toutes les choſes de la nature, & ne laiſſe après lui que des plaiſirs trompeurs & des

peines trop réelles. Quand nous nous sommes quittées, combien ce moment nous fit verser de pleurs! Que de promesses de nous revoir un jour, pour n'être plus séparées! Combien de fois dans nos embrassemens, avons-nous juré d'être à jamais unies! Nous raisonnions comme des enfans: rien ne paroissoit impossible à nos vœux: nous franchissions l'espace qu'alloient mettre entre nous les hasards & toutes les chances de la vie! Je me souviens encore de nos adieux, de ces gages donnés & reçus, de ce tilleul pris à témoin de nos sermens: tu vois, cousine, où nous en sommes! actuellement éloignées comme si nous vivions aux deux bouts de la terre, à peine avons-nous la liberté de nous écrire, & ce n'est pas sans précaution.

Que d'efforts n'as-tu pas faits pour obtenir ici qu'on me laiſsât paſſer quelques mois auprès de toi ? Cruelle ! ah ! cruelle Conſtance ! pourquoi l'as-tu ſollicité ce fatal voyage ? Que ne reſtois-je dans des lieux où rien ne m'intéreſſoit ? Hélas ! eſt-ce bien toi que j'en accuſe ? Ne devois-je pas ſuivre ma deſtinée ? Puiſqu'il étoit écrit que l'infortune m'attendoit à Paris, aurois-je pu l'éviter ? Je bénirai toujours le temps où je t'ai vue, où tes conſolations touchantes modéroient mes peines. Tu m'avois prédit tout ce qui m'arrive : mais en même-temps, avec quelle bonté tu ſavois oppoſer à toi-même, à tes réflexions, les aimables chimeres de l'avenir ! Combien de fois tes larmes ſe mêloient aux miennes, lorſqu'après d'humilians aveux, je cachois ma honte dans

tes bras! Tu me plaignois d'aimer, mais tu ofois bien ajouter que cet état tout violent qu'il eft, te faifoit envie! Toi m'envier! Ah! grand Dieu! préfervez mon amie d'un pareil fort! Enfin nous avons dû nous quitter encore: tu ne peux imaginer tout ce que m'a fait éprouver de maux cette derniere féparation. Il fembloit qu'on m'arrachât le cœur; en te perdant je croyois avoir tout perdu, jufqu'au fentiment de la douleur: tu m'as vue, en t'embraffant, morne, immobile, ne proférant pas un mot, ne verfant pas une larme. Hélas! j'allois renoncer à toutes les douceurs de ma vie! Chere coufine! depuis ce moment, je n'ai fait que languir: tu étois ma fauve-garde; auprès de toi je le voyois avec plus d'affurance; abfent, j'avois le plaifir d'en parler avec

toi ; nos entretiens ne tarissoient point ; les jours n'y pouvoient suffire ; nos nuits s'écouloient comme les heures. Qu'avions-nous donc tant à nous dire ! les indifférens ne le conçoivent pas : ah ! combien je le conçois ! que le Ciel me rende quelques-unes de ces journées paisibles que nous remplissions de notre félicité ! Viens ! mon aimable amie ! amene cette tendre mere & tout ce qui t'intéresse ! je te réserve un appartement délicieux ; ce sera le temple de l'amitié : c'est-là que j'irai porter tous les jours mes vœux & mes offrandes ! O ! que d'encens je brûlerai pour la Déesse ! que d'adorations je lui promets ! Viens ! viens ! ne tarde plus ! car je meurs d'impatience.

LETTRE XXXVII.

A la même.

AINSI mon eſpoir eſt détruit! Ce voyage annoncé depuis ſi long-temps ne ſe fera point! Tout paroiſſoit réglé ; une maladie ſurvient à ma tante, & il faut reſter! Dis encore que je ſuis heureuſe! Oui, certes! j'admire le bonheur de mon ſort! Et dans quel temps ce fatal délai! Quand j'ai le plus grand beſoin de tes ſecours! Oh! que n'ai-je des aîles pour voler auprès de toi! Quelle contrariété! Rien n'eſt plus cruel que la privation d'un bien qu'on eſpéroit : j'y comptois ; j'avois diſpoſé dans mon idée mille choſes qui ont été renverſées d'un

ſouffle, comme les châteaux de cartes que nous bâtiſſions autrefois. Eh bien, mon amie ! peut-être ne nous reverrons-nous jamais ; un preſſentiment me l'annonce ; quand j'ai reçu ta lettre, il s'eſt élevé dans mon eſprit avec une force terrible : le cœur m'en a battu ; j'ai dit : voilà qui eſt fait ! Conſtance eſt perdue pour moi. J'en veux à ma folle imagination de prendre ainſi les devants ſur tous les maux : mais elle eſt incorrigible, & juſqu'au moment où je t'aurai revue, je ne ſerai pas tranquille.

Nous dînions ces jours paſſés, à deux lieues des Ormes, chez la Baronne de Nancé. J'étois à table, auprès d'une jeune femme de vingt ans, qui a de la figure, de l'eſprit & de la gaité. Après un quart-d'heure d'entretien, elle ſembloit

être liée avec moi, comme si nous nous étions toujours vues. Je m'avisai de la questionner sur un homme qui étoit placé près de mon frere; elle me dit: c'est mon mari: mais n'en demandez pas davantage, car je ne le connois pas. Je souris, & je la priai de m'apprendre pourquoi son mari lui étoit si peu connu. Que voulez-vous, reprit-elle? J'avois seize ans quand je l'épousai; j'étois au Couvent, & je n'avois apperçu le monde qu'à travers les grilles d'un parloir: mon pere s'avisa de jetter les yeux sur ce Monsieur que vous voyez, & dit avec la gravité paternelle; voilà l'époux qui convient à ma fille: il en toucha deux mots à ma mere qui y donna les mains: je n'en fus avertie qu'un jour avant le contrat, & seulement parce que j'y étois

néceſſaire. On me fit voir celui dont il s'agiſſoit, ou plutôt on l'amena pour me voir: il trouva que je lui convenois: quand il n'eût eu que la figure humaine, je l'aurois trouvé charmant, car je n'aſpirois qu'à être libre, & je m'ennuyois fort de la vie que je menois. Tout s'arrangea promptement: je fus tirée du cloître, ajuſtée, parée, & préſentée à l'autel où je dis tout ce qu'on voulût: de-là, je me laiſſai conduire chez mon époux à qui je déclarai, au bout de quelque temps, que mon projet étoit de vivre indépendante, & que de ſon côté il ſeroit le maître d'agir comme il lui plairoit. Ce langage l'étonna d'abord: mais il prit enfin ſon parti, & je n'ai plus entendu parler de lui. C'eſt un haſard merveilleux qu'aujourd'hui nous

ſoyons ſous le même toit. O ma chere Conſtance ! as-tu rien entendu de ſemblable ! & voilà ce qu'on appelle des mariages de convenance ! Seroit-il vrai ? N'eſt-ce pas une fable ? Cette jolie femme ſe nomme Madame d'Arbon : elle veut être mon amie ; mais quelle ſociété peut-on faire avec de telles gens ! Grace à mon frere, elle n'eſt pas ſans adorateur : & ce que j'admire, c'eſt qu'il y a été pouſſé par le mari lui-même qui, en ſe vantant de la connoître, a fait ſon éloge comme il auroit fait celui de ſa voiſine.

LETTRE XXXVIII.

FALDONI au CURÉ.

C'EST au milieu des ſanglots que je vous écris : recevez les premiers épanchemens de ma douleur ! J'ai perdu mon pere : l'image de la deſtruction m'environne ; je ne vois par-tout que des objets de deuil ; tout eſt mort autour de moi. Avec quel regret je m'étois ſéparé de vous ! je laiſſois mon ame aux lieux que vous habitez. Cette maiſon chérie, cet objet doux & terrible dont l'idée me pourſuit, ces illuſions de l'eſpoir, il falloit tout quitter ! J'allois revoir un pere mourant, une famille dans les larmes, une habitation pauvre & ruſtique où la

vertu m'avoit donné d'utiles leçons trop peu ſuivies. C'eſt dans un mélange d'effroi, d'anxiété, de trouble & de deſir, que j'approchai de Livourne. En arrivant dans la campagne de mon pere, je fus ſaiſi de triſteſſe : la maiſon du Paſteur fut le premier objet que je fixai ; les peupliers qui jadis avoient été plantés près de l'entrée, n'exiſtoient plus : la petite école qui en étoit voiſine, avoit diſparu : je reconnus, à côté du preſbitere, une place où nous allions jouer ; j'y vis des enfans raſſemblés : en me rappellant les momens heureux & tranquilles que j'avois paſſés dans cette ſolitude, mon cœur s'émut, & je me ſentis mouillé de quelques larmes. Impatient d'arriver, je pourſuivis ma route : notre maiſon s'offroit de loin ſur une éminence :

du moment que je l'apperçus, mon agitation devint si forte que je fus contraint de m'arrêter. Que d'événemens avoient troublé ma vie depuis que j'étois sorti de mes foyers! que de projets évanouis! que d'espérances détruites! Je revenois & je ne rapportois avec moi que des regrets! au milieu de ces tristes réflexions, je parvins jusques dans la cour, sans rencontrer personne; les appartemens étoient ouverts; la nuit commençoit à tomber; les objets se confondoient à mes yeux. Quand j'entrai dans la chambre de mon pere, je fus frappé d'un spectable terrible: un vénérable Ecclésiastique étoit assis auprès du lit, & prononçoit des prieres, à la lueur d'une bougie. Je m'écrie; je m'élance vers ce lit de mort; j'ouvre les rideaux; je vois mon pere étendu sans

mouvement. O douleur! je ne ſais ce que je devins; je me laiſſai tomber ſur mes genoux; ma tête s'étoit penchée ſur ce corps immobile; je ne pouvois le quitter; mes larmes couloient par torrens; j'appellois mon pere; je le conjurois de r'ouvrir les yeux pour me laiſſer jouir de ſes derniers regards; un remords déchirant m'accuſoit de l'avoir négligé : je diſois avec des ſanglots, il eſt mort & je ne l'ai point vu! je ne ne l'ai point embraſſé! je n'ai point reçu ſes adieux! Il a peut-être oublié qu'il avoit un fils! Je l'avois moi-même oublié ſi long-temps! O mon pere! que n'étois-je auprès de toi, quand tu paſſois dans un meilleur monde! tu m'aurois béni pour cette vie & pour l'autre; j'aurois recueilli tes dernieres paroles;

elles auroient porté la consolation dans mon ame : tes conseils m'auroient éclairé sur les écueils de la vertu, & sur les peines de la vie : près de te réunir au souverain Maître, tu l'aurois prié pour moi. Je m'interrompois, & soulevant son linceul, je navrois mon cœur du plus affreux spectacle. Ah ! Monsieur ! les Philosophes nous disent que la nature est un préjugé : mais puissent-ils ne jamais sentir le poids qui tomba sur mon cœur, quand je pensai que mon pere avoit emporté dans le cercueil l'idée de mon indifférence & de mon oubli ! Depuis six ans que je l'avois quitté, la fougue de mes passions, l'effervescence de ma jeunesse & la distraction de mes voyages, l'avoient insensiblement effacé de mon souvenir. Voilà mon premier crime !

Le Ciel m'en puni : bientôt je me ſuis précipité dans une foule d'erreurs, & tous les ſentimens honnêtes ſe ſont éteints dans mon ame. La mort de mon pere, en me montrant l'abîme qui ſépare cette vie paſſagere de l'éternité, a déſillé mes yeux : je ſens qu'il doit exiſter un autre monde deſtiné pour le châtiment du vice & la récompenſe de la vertu : je me dis qu'un jour je retrouverai les objets de ma tendreſſe, & que je n'en ſuis ſéparé que pour un temps : l'ombre de mon pere ſe préſente à moi dans le ſilence de la nuit; je crois l'entendre qui m'appelle; il ſemble m'annoncer que je ne tarderai pas à le joindre. Qu'on meure jeune ou vieux, c'eſt une différence de quelques années : plus on vieillit, plus on a de regrets : la jeuneſſe eſt l'âge le plus

convenable pour ſortir de la vie ; on ne laiſſe rien après ſoi... Rien! Ah! Dieu! pourrois-je oublier celle qui m'attache au monde ?

LETTRE XXXIX.

THÉRESE à CONSTANCE.

MON pere eſt obligé d'aller à Paris pour ſuivre un procès : il te verra, Conſtance! Qu'il eſt heureux! dis-moi donc pourquoi la ſeule idée de ce voyage me trouble? Ah! pourquoi! c'eſt qu'il me rappelle des ſouvenirs bien chers! qu'il eſt déja loin le temps où nous pouvions nous voir & nous entendre! La vie eſt une chaîne continuelle de plaiſirs, de peines, de jouiſſance & de privations. Quand on eſt bien dans un lieu, que ne peut-on y reſter! à quoi bon ſe tranſporter ſans ceſſe dans des ſituations diverſes, & que gagne-t-on à ſe déplacer?

placer ! Le bonheur fuit le tumulte : nous l'avions trouvé ; mais il a fallu le quitter. Je n'oublierai jamais l'année que j'ai passée auprès de toi : ce sera l'époque de ma félicité, & quand je voudrai juger si je suis heureuse, je comparerai mon sort à celui dont tu m'as fait jouir. Adorable cousine ! que tu es aimée ! mais que tu mérites de l'être ! Nous voilà seules à la campagne ; car mon frere a jugé à propos de suivre à la ville Madame d'Arbon, & j'en suis quitte au moins pour quelque temps. Le Curé nous tient fidele compagnie. Si tu savois tout ce que je lui dois ! Hélas ! je lui dois l'honneur, & maintenant il me console ; il forme autour de moi un rempart de la religion, de la sagesse & de la vertu ; ses paroles descendent dans mon ame

comme un rayon de lumiere : il m'éleve au dessus de moi-même : près de cet homme généreux, j'apprends à fouler aux pieds les passions qui me tyrannisent : dans la mélancolie qui me possede, je n'ai de douceur que celle de l'entendre. Je vais quelquefois me prosterner dans la chapelle, & j'y passe des heures entieres, immobile, baignée de larmes, conjurant le Ciel de m'arracher mon fatal amour, & de me rendre à moi-même : en sortant de cet asyle sacré, je respire plus librement ; je me sens plus de courage. Ah ! Constance ! qu'il est doux de s'adresser au Dieu de consolation dont on espere le secours ! Que je plains ceux qui se sont ôté la derniere ressource, en rejettant l'idée de cette bonté souveraine ! Insensés qui ne songent pas

que dans le malheur il ne faut rien attendre des hommes, & que la Divinité eſt l'unique eſpérance qui reſte à l'affliction! Il vient un temps, mon amie, où les yeux s'éclairent ſur les illuſions du monde; ce qu'on avoit trouvé ſéduiſant n'a plus de charmes; on ſe dégoûte des jouiſſances d'un autre âge; nos penchans ſe ſuccédent & ſe détruiſent avec une rapidité ſinguliere; nous ſommes étonnés de regarder avec indifférence ce qui avoit fait long-temps le but de nos plus chers deſirs: alors que devient notre cœur dans le vuide effrayant que le temps & les événemens y font naître? N'eſt-ce pas un bonheur de pouvoir encore tourner ſes regards vers un objet d'eſpoir inacceſſible aux révolutions de la fortune?

On a reçu des lettres d'Italie : Faldoni a perdu son pere : je ne suis guere plus heureuse. Tu sais que le mien est mort pour moi. Monsieur de Saint-Cyran me traite avec une rigueur que les droits du sang ne peuvent autoriser, & que la nature semble interdire. Je n'ose le regarder ni lui parler qu'en tremblant : quand l'inquiétude me fait consulter ses yeux ou les traits de son visage, le moindre changement que j'y vois me remplit d'alarmes : je passe ma vie à l'étudier & à le craindre. Son aspect terrible & menaçant me poursuit jusques dans mes songes. Cette nuit, mon esprit troublé par les noires pensées du jour, m'a présenté les rêves les plus affreux. Je voyois mon pere ; ses yeux étoient étincelans ; il tenoit une épée nue d'une

main, & de l'autre il a faisi Faldoni : je me suis précipitée pour sauver le malheureux ; je l'ai pris dans mes bras ; percés du même coup, nous sommes tombés au pied d'un autel ; j'ai fait un cri, & je me suis trouvée à mon réveil inondée de mes larmes. Dis-moi donc pourquoi ces songes viennent m'assaillir, pourquoi mon ame est contristée comme aux approches d'une grande infortune ? Je ne suis ni crédule ni superstitieuse ; mais je crois que la nature daigne quelquefois nous annoncer par de secrets avis les dangers qui nous menacent ; je suis convaincue qu'il existe en nous des pressentimens de ce que nous devons espérer ou craindre ; soit que ce mouvement intérieur nous vienne du Ciel, ou qu'il naisse de l'instinct placé

autour de nous comme une garde bienfaiſante : il eſt certain que ſes notions ne m'ont jamais trompée. Providence du Ciel ! qu'avez-vous réſolu de moi ? Suis-je deſtinée à de nouvelles épreuves ? Hélas ! couſine ! j'ai tant ſouffert depuis ſix mois ! Jeuneſſe, ſanté, fraîcheur, enjouement, j'ai tout perdu ; je ne ſuis plus que l'ombre de ton amie ; je reſſemble à ces fantômes qui ſe traînent au bord de leur tombe. Où eſt-il maintenant ? Pourquoi s'éloigner ? J'étois ſi bien auprès de lui ! J'en veux à toute la nature de mes chagrins : mon humeur n'eſt plus ſupportable : Deſchamps en eſt ſouvent la victime ; je la gronde d'avoir favoriſé cet amour qui ne pouvoit être que malheureux. Qu'on eſt à plaindre, mon amie, d'être envi-

ronnée de féductions ! Elles nous obfédent jufques dans l'intérieur de nos afyles, & nous n'avons pas même un refuge auprès de la couche où nous repofons nos peines, dans le coin de retraite où nos peres nous laiffent du moins la liberté de gémir. Je n'aime point à retourner fur le paffé : j'aurois dû, je le fens, prémunir ma raifon contre un penchant funefte, ou le rompre dès que j'ai pu l'appercevoir. J'aurois dû... Ah ! fait-on tout ce qu'on doit ? Quel eft l'homme, quel eft l'ange qui ne fe laiffe point aller à une pente aimable & douce ? Et moi, foible & fenfible, pouvois-je y réfifter ? Seroit-il donc une vengeance attachée à pourfuivre les enfans rebelles ? O mon amie ! je le crains ! l'image de mon pere ne me laiffe point de repos. Mais com-

ment obéir ? Un éternel malheur, une vie affreuse, insupportable feroit le prix de mon sacrifice. Ah! qu'on ne me demande que ma vie; je suis prête à la rendre à celui qui me l'a donnée: mais ma perte entraîneroit celle d'un autre: ai-je le droit de le sacrifier ? S'il m'a remis sa destinée, dois-je abuser de ce dépôt ? Ce ne sont là que des sophismes, il est vrai; cependant je les écoute; & quand je suis déterminée à me soumettre, je vois ce spectre; il m'arrête; il me montre son cercueil ouvert, & mes projets s'évanouissent. Pardonnemoi, grand Dieu, si j'ose désobéir aux loix paternelles! Cette révolte n'est pas l'ouvrage de mes sens: un pere n'est qu'un homme; il peut se tromper & nous égarer: mais la voix qui me crie

de céder à un amour honnête, de ne point causer le malheur d'un être sensible, cette voix est celle de la nature & peut-être la tienne. Puisque ma mere est pour moi, je ne suis pas entiérement coupable, & j'ai du moins autant de raison de le croire que d'en douter.

Voilà, ma chere amie, une partie des entretiens que j'ai tous les jours avec moi-même. Qu'arrive-t-il de ces combats? que mon ame s'affaisse & se flétrit, & que je tombe insensiblement dans une langueur mortelle. Il faut finir: adieu! Mes larmes reviennent, & je ne vois plus ce que j'écris.

LETTRE XL.

le Curé à Constance.

Mademoiselle,

Le long ſilence de votre amie vous inquiete. Elle me charge de vous répondre, parce qu'elle eſt malade & dans l'impuiſſance d'écrire. Raſſurez-vous cependant ; ſon état juſqu'à préſent eſt moins dangereux qu'il n'eſt pénible ; vous en connoiſſez le principe ; je ſais qu'elle n'a point de ſecret pour vous, & que vous liſez comme moi dans cette ame que j'ai formée. Combien vous devez la plaindre, & que vous feriez attendrie de la voir aujourd'hui! C'eſt une fleur

qui s'eſt fannée avant le temps. Qu'eſt-ce que la beauté, grand Dieu! quand on ſonge aux révolutions d'un moment qui la détruiſent! Depuis deux mois, Mademoiſelle de Saint-Cyran, attaquée d'une langueur ſecrette, nous offre toutes les gradations du dépériſſement : ſa malheureuſe mere le voit, & elle gémit de ne pouvoir y rémédier. Elle me conjure de ſauver ſa fille : mais que puis-je faire entre deux infortunées dont le ſort ne dépend ni de l'une ni de l'autre. Thereſe eſt-elle libre de ne pas ſentir ce qu'elle éprouve? Madame de Saint-Cyran a-t-elle la faculté de bannir cette langueur, en réuniſſant deux êtres nés pour s'aimer? Voilà ce que je dis, & mes ſecours ſe bornent aux conſolations de l'ame. C'eſt un triſte emploi d'être ré-

duit à ces ſoins, quand nous voyons périr autour de nous les objets de nos affections. Cette maiſon que j'ai vue ſi gaie, ſi brillante, eſt maintenant l'image du deuil & de la douleur : ce n'eſt plus qu'une vaſte ſolitude où l'on s'évite. Madame de Saint-Cyran voudroit ne pas quitter la chambre de ſa fille ; mais elle craint de la gêner, & le tableau qu'elle y voit briſe ſon cœur maternel : jamais elle n'en ſort ſans verſer des ruiſſeaux de larmes. Cruelle enfant, diſoit-elle hier en la quittant ! elle me donnera la mort : mais je ne dois accuſer que moi ; j'aurois prévenu ce malheur ſi j'avois eu le courage d'en éloigner la ſource. Souvent je vais m'aſſeoir auprès du lit de ma chere Thereſe, & quand elle eſt diſpoſée à m'entendre, je raſſemble autour

d'elle toutes les consolations que cette âme aimante peut recevoir. Combien de fois elle m'a parlé de vous! elle est persuadée qu'elle ne vous reverra plus, & quand cette idée la saisit, toute sa douleur se renouvelle. Souvent elle éleve ses bras vers le Ciel : ô mon Dieu, dit-elle, faites que je voie encore mon amie! c'est la compagne de mon enfance : elle m'a tant aimée! alors elle forme des arrangemens pour le temps où elle ne sera plus : elle dispose déja des choses qu'elle veut vous laisser : elle me prie de vous chérir & de tenir sa place auprès de vous. Quelquefois je crains de lui rappeller un souvenir qui l'afflige : je n'ose nommer Faldoni ; elle le remarque ; elle me dit en souriant : je sens votre délicatesse, & j'en suis pénétrée : mais je peux tout enten-

dré, & mon cœur s'en dit plus que vous ne pourriez m'en dire. Jamais la piété n'eut tant d'empire sur une ame vertueuse : il semble que ses affections repoussées par les obstacles, refluent vers la Divinité avec une force invincible. C'est un ange qui adore l'Etre Suprême. Moi qui ai vieilli dans un ministere sacré, je porte envie à ces religieux élans qui l'enlevent jusqu'au Créateur. Ame divine! la terre n'est pas digne de la garder; elle est faite pour un meilleur monde; elle y sera plus heureuse. Et qu'est-ce que l'habitation des hommes? Un séjour de larmes & de désespoir, où l'opinion regne avec un sceptre de fer, où les préjugés sont les tyrans de la vertu? Pardon, Mademoiselle! je m'écarte, & mon cœur indigné croit se

parler à lui-même. Je vous écrirai, ſi vous le trouvez bon, & je vous rendrai un compte fidele de l'état de votre amie. Prodiguez-lui vos lettres touchantes ; elle en a beſoin ; c'eſt un baume ſur ſa plaie : je vois, quand elle me parle de vous, un tendre coloris renaître ſur ſon teint. Quand elle ſe ſent l'eſprit un peu libre, elle ſe fait apporter une caſſette où ſont renfermées vos lettres ; elle les éparpille autour d'elle ; ſes yeux les dévorent ; quelquefois ſa bouche les preſſe avec ardeur : un ſoupir lui échappe. Charmante amie ! dit-elle ; & ſon émotion eſt ſi vive qu'elle eſt forcée d'interrompre ſa lecture.

LETTRE XLI.

A la même.

MADEMOISELLE de Saint-Cyran eſt deſcendue aujourd'hui : elle étoit appuyée ſur ſa gouvernante, & elle a fait pluſieurs tours dans les jardins. Quand ſa mere a paru, elle l'a ſaluée, ſans lui dire une parole, à pris une de ſes mains qu'elle a portée contre ſes levres, & s'eſt aſſiſe auprès d'elle. Nous gardions tous le ſilence, & cette ſcène muette a duré quelque temps; enfin Madame de Saint-Cyran, le cœur gros de triſteſſe, a paſſé un de ſes bras autour de ſa fille & l'attirant doucement, elle a preſſé de ſa bouche les joues de l'infortunée. Thérefe a ſoupiré; ſes yeux ſe font

gonflés ; ses larmes ont coulées ; confuse de les laisser voir, elle a caché son visage dans le sein de la meilleure des femmes. Ah ! Madame ! a-t-elle dit, que pensez-vous de moi ? que je suis honteuse de ma douleur ! suis-je donc une insensée ? pourquoi pleurer ? quelles sont mes peines ? O ma mere ! vous m'aimez & je me crois malheureuse ! je ne méritois pas tant de bonté. Madame de Saint-Cyran la consoloit & les espérances qu'elle lui montroit dans l'avenir, sembloient ranimer ce cœur pressé d'angoisse. Cet après-midi, elle se sentoit un peu de force & elle nous a proposé de la conduire à la ferme de sa nourrice. Je prévoyois combien cette visite alloit l'agiter, & je voulois l'en détourner : mais elle insistoit, & nous sommes par-

tis dans une voiture, elle, sa mère, sa gouvernante & moi. Justine s'est jettée à son cou; mais en la regardant elle a reculé de surprise. Comment me trouvez-vous, nourrice, a dit votre amie, avec un sourire amer! me reconnoissez-vous encore? le temps n'est plus où vous me félicitiez sur ma fraîcheur: vous voyez que tout change. Justine a pleuré & n'a pû lui répondre. Allons; donnez-moi le bras, a repris Thérese, & montrez-moi votre jardin; on dit que vous l'avez embelli; je serai charmée de voir votre ouvrage; & se tournant vers moi, n'admirez-vous pas, Monsieur, l'arrangement & la propreté de cette maison? aussi c'est celle de ma Justine. La pauvre nourrice étoit hors d'elle-même: elle a rencontré son mari & lui a dit

quelques mots : enſuite elle nous a menés dans le jardin. Thérefe ſe traînoit avec peine, & de temps-en-temps elle étoit forcée de ſe repoſer. En entrant dans un petit bois qui bornoit le potager, elle a fait un cri de ſurpriſe, & m'appellant, où ſommes-nous, a-t-elle dit, comme frappée de terreur ? voyez donc, Monſieur ! c'eſt le même berceau, la même fontaine, la même diſpoſition des arbres ! Quel démon a pu venir ici pour me retracer des ſcènes douloureuſes ? & elle fondoit en larmes. Juſtine lui a raconté le ſéjour qu'un étranger avoit fait chez elle : mais il falloit entendre l'éloge qu'elle faiſoit des vertus de ſon hôte ; il falloit voir les yeux de Thérefe s'enflammer de joie & de tendreſſe ; car elle l'avoit reconnu : il y a

pour le cœur des Amans un inſtinct qui ne les trompe jamais. Je lui ai parlé de vous, ajoutoit Juſtine, & quoiqu'il ne vous connût pas, il paſſoit des journées à m'écouter. Alors elle lui a fait le récit des actes d'humanité de Faldoni, des ſecours qu'il portoit aux pauvres familles du village, comme il y étoit adoré & comme tout le monde s'affligeoit quand il eſt parti. Thérefe demeuroit immobile, les bras pendans, les yeux fixés ſur ſa nourrice, la bouche entr'ouverte & dans l'impatience de recueillir les moindres circonſtances. Quel homme, a-t-elle dit enfin, en me regardant! ah! Monſieur! & c'eſt lui!.... elle s'eſt arrêtée; elle a porté ſon mouchoir à ſes yeux, & s'avançant dans le boſquet, elle a vu ſur les arbres quel-

ques chiffres tracés : elle s'eſt tournée vers ſa nourrice ; ce que vous me racontez de ce généreux étranger me touche, a-t-elle dit, & s'il revient jamais ici, aſſurez-le bien de l'intérêt que j'ai pris à ſon hiſtoire. Alors s'aprochant de ſa mere, chere maman ! la bienfaiſance doit être récompenſée. Sans doute, a répondu cette bonne mere qui devinoit ſa fille. Thérefe alors a détaché un ruban de ſon ſein, & le donnant à Juſtine, vous lui remettrez ceci de ma part : oui vous pouvez me nommer : c'eſt un prix que j'accorde à ſa vertu. Elle n'avoit pas achevé ces mots, qu'étonnée de ce qu'elle avoit fait, elle s'eſt jettée dans les bras de ſa mere. Madame de Saint-Cyran la couvroit de baiſers. Nous étions tous ſaiſis d'atten-

driſſement. Cette charmante fille nous avoit communiqué ſon enthouſiaſme. O puiſſante énergie des grandes ames ! je n'ai jamais joui d'une ſcène plus délicieuſe. On nous a préſenté les deux Amans que Faldoni avoit mariés : c'étoit un couple ſi heureux, ſi charmé l'un de l'autre, qu'il faiſoit envier ſon ſort. Voilà pourtant, diſoit Thérefe, un mariage d'inclination qui réuſſit ! Nous avons trouvé dans la maiſon un goûté preparé par le mari de Juſtine : Thérefe a mangé de tout ; elle étoit gaie ; elle avoit repris ſes forces. Madame de Saint-Cyran ne ſe laſſoit point de la regarder ; ſes yeux brilloient de plaiſir ; elle me faiſoit remarquer l'appétit de ſa fille & elle béniſſoit la courſe que nous avions faite. Pour moi je craignois les ſuites

de cette violente agitation, & je voyois à regret cet appétit désordonné qui pouvoit être funeste. En effet nous n'étions pas au château que Thérese a commencé à se plaindre : le soir, elle a ressenti un accès de fievre accompagné de frisson & de délire : actuellement elle est plus calme, & nous espérons que cette secousse amenera pour elle une crise heureuse.

LETTRE XLII.

A la même.

Un étranger m'a fait prier de me rendre à la grille du château ; c'étoit Faldoni : nous nous ſommes précipités dans les bras l'un de l'autre : il avoit peine à reſpirer. Eſt-elle ici, a-t-il dit? Puis-je la voir? Voulez-vous me préſenter chez elle? Sa digne mere me recevra-t-elle encore avec bonté? Monſieur de Saint-Cyran..... il s'eſt arrêté : je ne répondois rien : des larmes tomboient de mes yeux. Je l'ai vu pâlir; ſes genoux trembloient; il étoit au moment de s'évanouir. Ah Monſieur! qu'allez-vous m'apprendre? elle eſt morte!

je

je me ſuis hâté de détruire cette crainte : elle vit, ai-je répondu ; mais vous ne pouvez la voir : une cruelle conſomption l'a jettée dans un état de langueur & d'abattement qui l'empêche de quitter ſa chambre. Il friſſonnoit en m'écoutant ; ſes yeux étoient égarés ; ſa voix n'articuloit que des mots ſans ſuite : enfin ſes larmes ſont ſorties avec abondance ; il m'a preſſé contre ſon ſein : allons, diſoit-il, allons voir cette bonne mere : elle doit être bien affligée ! ſi je peux ſeulement m'approcher de la porte de ſa fille, écouter le ſon de ſa voix, entendre ſes mouvemens, je m'en retournerai plus tranquille ; & il m'attiroit d'une main tremblante. Je l'ai conduit dans les avenues : en appro-

chant du château, il m'a conjuré de m'arrêter; ses pieds refusoient d'avancer; un nuage s'étoit répandu sur sa vue; sa poitrine battoit avec violence: il s'est appuié contre un arbre & joignant ses mains, ô Monsieur! je ne puis aller plus loin; je ne puis entrer; je n'en ai point la force. Il a promené ses yeux autour de lui. Voilà les mêmes lieux qui m'ont frappé de terreur! je vois encor cette solitude, ces galeries désertes, ces images de mort qui me poursuivoient en traversant les appartemens! je me suis moqué de ses chimeres & je l'ai entraîné. Une femme a paru dans le vestibule: il est retombé dans sa foiblesse. Enfin nous sommes arrivés. Où vais-je encore, a-t-il dit d'un air d'effroi! je l'ai fait asseoir, & passant dans la cham-

bre de Madame de Saint-Cyran, je l'ai prévenue du retour de Faldoni. Mille mouvemens confus se sont élevés dans son ame: elle témoignoit quelque répugnance a recevoir l'auteur des maux de sa fille; elle craignoit d'éprouver à sa vue une impression pénible; elle s'est pourtant déterminée à le voir: il est entré avec une contenance triste & grave: je l'ai laissé pour aller préparer Mademoiselle de Saint-Cyran à sa visite. Elle étoit assise sur une chaise longue, & entourée de vos lettres: elle a quitté sa lecture & m'a prié de me placer auprès d'elle: ses joues paroissoient ardentes; sa main que j'ai prise étoit humide & je lui ai trouvé un peu de fievre. Je craignois de lui prononcer,

dans ce moment, un nom qu'elle n'entend jamais ſans trouble, quand ſa nourrice eſt entrée. Mademoiſelle, a-t-elle dit, toute eſſoufflée, Monſieur Faldoni eſt ici; je l'ai vû! l'imprudente alloit pourſuivre; mais j'ai fait un cri, en voyant le viſage de votre amie couvert de la pâleur de la mort & ſa tête renverſée ſur ſon ſein. Ses femmes l'ont ſoutenue; on lui a fait reſpirer des eaux; je ſuis ſorti; & quelques momens après, je ſuis revenu avec ſa mere. Dès qu'elle a paru, Thérеſe a étendu ſes bras vers elle & les a laiſſé retomber ſur ſes genoux. O Madame!...elle n'a pu dire que ce mot, & ſa voix s'eſt étouffée dans les larmes. Madame de Saint-Cyran l'a preſſée contre ſon cœur. Ma chere enfant, diſoit-elle, chere fille de mon

amour ! pourquoi cette douleur éternelle ? ne ſuis-je pas votre mere, & toujours diſpoſée à prévenir vos moindres vœux ? & elle a paſſé doucement un mouchoir ſur les yeux de ſa fille pour eſſuier ſes pleurs. Thérese a tenu quelque temps ſon viſage caché dans le ſein de ſa mere, puis ſe relevant avec la plus forte émotion ; il eſt donc ici ? — Il voudroit vous voir, a repris Madame de Saint-Cyran. — Me voir, me voir ! elle a rougi, pâli ; ſa voix s'eſt altérée. Eh ! que verra-t-il ? un fantôme, une victime que le tombeau reclame : & portant la main ſur ſon cœur ; à quoi bon cette viſite ? n'eſt-il pas-là ? ſon image peut-elle me quitter ? je verrois ſes larmes ; j'entendrois ſes plaintes, &

j'en ferois déchirée : épargnez-moi ce tableau ! —— Eh ! bien, ma fille, il ne se présentera point, & je vais vous satisfaire. — Il ne se présentera point ! hélas ! je ne le verrois donc plus ! mon Dieu ! que le cœur est foible ! ah ! qu'il entre & qu'il jouisse de son triomphe ! qu'il voye l'état où je suis réduite, & s'il a quelque pitié, il cessera de nourrir des sentimens qui font le malheur de tous deux. Elle n'avoit pas fini que Faldoni couroit à ses pieds : il étoit resté à la porte de la chambre, attendant son sort ; il a paru transporté de douleur & d'effroi : il a levé les bras, s'est précipité sur le parquet, devant les genoux de l'ange, & il y est demeuré sans mouvement. Thérese s'est soulevée ; elle l'a reconnu & portant les

yeux vers le ciel, elle les a fermés presque auſſi-tôt. Sa mere la tenoit embraſſée, & diſoit à Faldoni de s'éloigner ; mais que pouvoit-il entendre ? renverſé aux pieds de ſon amante, l'œil attaché ſur elle, la bouche ouverte, l'oreille attentive, reſpirant à peine, tremblant de tout ſon corps, il attendoit les premiers mouvemens de Thérese, avec une impatience mêlée d'effroi. Enfin elle a repris connoiſſance: Faldoni s'eſt levé, l'a contemplée de tous ſes yeux, & lui a bégayé quelques mots qu'on ne pouvoit comprendre. Vous voyez, Monſieur, a-t-elle dit gravement, quel eſt le fruit d'une liaiſon clandeſtine ; & ſe tournant vers ſa mere, pardonnez-moi, Madame ! le Ciel

m'a bien punie de mes erreurs! O mon cher Pasteur! (s'adressant à moi) dans quelle humiliation vous me trouvez! Comme les passions nous dégradent! j'ai besoin qu'un homme vienne me consoler! sans lui je n'existois plus, ou je n'existois que pour souffrir! (& regardant Faldoni) pourquoi revenir ici? qu'esperez-vous désormais? hélas! je ne suis plus celle dont les agrémens pouvoient vous plaire: ma jeunesse est flétrie: j'ai déja un pied dans le cercueil: & voyant qu'il pleuroit; séchez vos larmes, Faldoni, a-t-elle repris avec douceur & tendresse; elles sont inutiles; je ne puis être à vous: un pere m'a déclaré sa volonté; un pere menaçant tient sa malédiction suspendue sur ma tête, si je n'abandonne mes chimériques pro-

jets : cette tendre mere qui m'entend ne peut me ſauver de l'oppreſſion, & n'a comme moi que la reſſource de ſes plaintes. Renonçons à l'eſpoir d'être unis : il n'y faut plus penſer. Vous trouverez chez ma nourrice un gage de mon amitié ; conſervez-le pour moi ; il atteſtera éternellement à votre cœur la vérité de mon attachement ; & laiſſant échapper un ſoupir ; une amitié ſi tendre ! un penchant que le Ciel ſembloit avouer ſuivi par des effets ſi terribles ! non, il n'y a point de bonheur ſur la terre : je ne vous dis point adieu ; ce mot me coute trop à prononcer : mais à quoi ſert de nous revoir ? ſi vous pouvez me fuir, ſi vous pouvez m'oublier ; ſi en perdant mon idée, vous pouvez

être plus heureux ou plus tranquille, oubliez-moi, j'y consens; fuyez, & qu'un autre objet adoucisse en vous le sentiment de ma perte. Elle alloit poursuivre encore; un torrent d'expressions se portoit sur ses levres; cette fille éloquente & sensible, après de longs jours de silence & de contrainte, éprouvoit le besoin de soulager son ame, & de l'épancher. Faldoni, dans l'accablement où l'avoient plongé les paroles de son amante, s'est approché d'elle avec un mouvement de terreur, & reprenant sa place à ses pieds; au nom de ce Dieu bienfaisant dont vous êtes l'image, au nom de cette tendre mere & de ce digne ami, dirai-je au nom de mon amour! ayez pitié de moi, Mademoiselle! ne m'accablez pas de ces cruelles

menaces ! pourquoi voulez-vous ma mort ! & nous tendant les mains, il nous conjuroit d'intercéder pour lui. Ma chere Thérese, a dit Madame de Saint-Cyran, si cet espoir peut te rendre la vie, compte que je ferai tout pour te servir, & qu'il ne tiendra pas à moi que tu ne fasses le bonheur de cet honnête homme : il en est digne, & ses vertus justifient ton choix. Un doux souris a brillé sur le visage éteint de votre amie : ô chere maman ! vous daignez excuser ma foiblesse ! vous relevez le courage de votre fille en avouant ses vœux ! eh bien ! a-t-elle ajouté en portant la parole à Faldoni, recevez l'engagement que je prends de n'être jamais qu'à vous. Il s'est levé dans le transport de sa joie ;

il a frappé des mains; il essayoit de parler; il pleuroit; il s'agitoit, & ne pouvoit que murmurer sa reconnoissance. J'étois émû jusqu'aux larmes: j'ai voulu donner à cette scene un air de solemnité. J'ai pris les mains de ces amans, & regardant Madame de Saint-Cyran, la tâche de la nature est remplie, Madame; c'est à vous d'achever la votre. Elle a paru surprise: que puis-je faire? hélas! je n'ai que des voeux & je souhaite qu'ils s'accomplissent! mais mon autorité ne va point au-delà. Vous pouvez du moins, ai-je répondu, m'accorder votre consentement pour leur union. Elle n'a point balancé. Alors levant mes bras vers le Ciel, je me suis écrié, grand Dieu! change le cœur inflexible d'un pere! qu'il cesse enfin

de s'oppoſer aux intentions de la nature & à la félicité de ce couple innocent! fais que je les conduiſe à tes autels! que je ſanctifie leur chaſte amour, & qu'avant de me réunir à toi, mes derniers regards ſoient témoins de leur bonheur! Alors Faldoni pliant un genoux devant ſon amante, a pris le bas de ſa robe & l'a preſſé contre ſa bouche. Ange du Ciel, a-t-il dit, vous que je n'oſe encore appeller du doux nom d'épouſe! je vous jure une tendreſſe éternelle : que le moment affreux où je ceſſerois de vous aimer ſoit le dernier de ma vie! Madame de Saint-Cyran lui a permis de baiſer la main de ſa fille : une rougeur charmante s'eſt répandue ſur les joues de Thérese; ſon cœur & ſa tête commençoient à s'é-

chauffer; elle a déſiré d'être ſeule & nous l'avons quittée pour lui laiſſer recueillir en paix ces premiers inſtans de plaiſir.

LETTRE XLIII.

THÉRESE à CONSTANCE.

POURQUOI m'a-t-on rappellée à la vie? Eſt-ce pour me préparer à de nouvelles douleurs? Mes jours alloient s'éteindre.... Il eſt revenu; il a paru! Mon cœur s'eſt ranimé; mon ſang a repris ſon cours; la joie depuis ſi long-temps bannie de mon ame a brillé ſur elle comme une douce roſée: j'ai ſenti que le plaiſir ne m'étoit pas étranger. Seroit-il donc pour moi quelque roûte ouverte à la félicité? Je n'oſe m'en flatter: c'eſt en vain que ma mere me nourrit de cette illuſion. Que peut-elle faire? Que peut toute la nature

contre le Pere le plus abſolu ? Cependant je me laiſſe aller à ces riantes chimeres, & le temps ſe paſſe! Nous compoſons entre ma mere, le Curé, Faldoni & moi, une ſociété charmante. Il loge chez ma nourrice; mais il vient tous les jours, & nous nous quittons le moins qu'il nous eſt poſſible. Le Curé va quelquefois le chercher dès le matin, & il l'amene dîner au château. Ces deux hommes ſi bien faits pour s'aimer, ont formé la liaiſon la plus étroite, & j'éprouve un noble orgueil de voir mon choix juſtifié par l'amitié de ce digne Paſteur. Je ſuis fiere de l'eſtime que Faldoni inſpire à tous ceux qui le connoiſſent: il m'eſt doux de penſer que l'univers avoueroit ma foibleſſe pour le plus aimable des hommes. Qu'il eſt inter-

reſſant, chere couſine! Que de droits il acquiert tous les jours ſur mon attachement! on ne peut réunir à un plus haut degré toutes les qualités ſociales: je ne le vois jamais ſans une ſecrette vénération: c'eſt bien lui qui me fait ſentir que l'homme eſt né pour protéger ſa compagne! il a cet air de grandeur qui en impoſe à la témérité & qui repouſſe l'audace; ſon regard mâle & ferme annonce la hauteur de ſon ame; on voit qu'il s'apprécie, & que ſans trop de vanité, il ſent tout ce qu'il vaut. Que toutes ces miſérables conventions humaines, ces titres, ces honneurs, ces richeſſes, ſont peu de choſe auprès de la vertu & de ſes diſtinctions perſonnelles! Dans le rang le plus obſcur, Faldoni eût été digne de s'aſſeoir ſur le trône: il aime les hommes;

il eſt bon, généreux, ſenſible; & je dis avec joie; voilà l'époux que je me ſuis choiſi.

Comme nous ſommes voiſins du Forêt, nous avons fait, ces jours derniers, le projet d'aller voir le rivage du Lignon & les fertiles plaines qu'il arroſe : un parent de ma mere qui poſſede une terre auprès de Montbriſſon, nous a déterminés à ce voyage. Nous ſommes partis au point du jour : la matinée étoit charmante : le ſoleil, en ſe levant, doroit cette belle chaîne de côteaux qui ſe préſente quand on arrive dans le bas-Forêt. Nous vîmes cette vallée ſi fameuſe par les amours d'Aſtrée & de Céladon : on y reſpiroit encore un air paſtoral; les collines d'alentour étoient couvertes de troupeaux; des bergeres qui rappelloient celles de l'Arcadie, étoient

assises auprès de leurs bergers : on entendoit le son des chalumeaux & le chant joyeux du Pâtre qui menoit ses brebis. Ah ! Constance ! que les images de la vie champêtre donnent à nos sens un calme pur ! En contemplant ces rians paysages, j'étois attendrie: les passions tumultueuses faisoient place dans mon ame à une douce mélancolie. Qu'elles étoient heureuses, me disois-je, ces Dianes, ces Astrées qui venoient couler ici leur vie dans la société de leurs amans ! Rien n'altéroit leurs plaisirs ; aucun préjugé ne s'opposoit à leurs penchans ; aucune loi tyrannique ne les forçoit d'aimer ; l'amour étoit né de leur choix, & les jours qu'elles lui consacroient, étoient clairs & sereins. Ces réflexions que je faisois dans la route, mêloient à mes idées une sorte

de langueur : Faldoni s'en apperçut, & s'efforça vainement de m'en distraire. Ma mere nous entretint de l'hôte vénérable que nous allions voir. Monsieur de Thémine est un Gentilhomme retiré sur ses terres, & qui s'occupe du bonheur de ses vassaux. Sa maison s'éleve sur la pente d'un côteau, d'où l'on apperçoit des plaines émaillées, des collines tortueuses qui s'étendent à longs replis jusqu'au bout de l'horison, des ruisseaux qui s'échappent de la gorge des vallées & qui vont s'égarer dans des forêts profondes. Le village est au pied du château : on voit, ça & là, de petites métairies dont les murs blancs paroissent à travers quelques bouquets d'arbres ; des haies d'Aubépine forment l'enceinte de ces habitations rustiques autour desquelles il regne une confusion char-

mante d'agneaux qui paiſſent, d'enfans qui folâtrent, de laboureurs occupés à la charrue, de femmes qui travaillent dans les potagers.

M. de Thémine nous fit beaucoup d'accueil; on voyoit dans ſon abord l'ami de l'hoſpitalité. Le luxe étoit ſuppléé chez lui par une élégante ſimplicité qui ne laiſſoit rien à deſirer. Le coup-d'œil des jardins me ravit; l'art s'y cachoit ſous des formes champêtres: on n'y remarquoit point cette peſante ſimétrie qui aligne nos boſquets, découpe nos arbres, & lutte péniblement avec les aimables fantaiſies de la Nature: ici, c'étoit un bois touffu, là, des prés verdoyans; plus loin des rochers revêtus de coquillages préſentoient des grottes fraîches, & des ſources qui tomboient de

leurs ſommets, alloient ſe perdre avec un doux murmure ſous l'ombrage des tilleuls. Vous ne voyez, nous dit Monſieur de Thémine, qu'une nature brute & ſauvage : mais cette variété biſarre répandue dans ſes ouvrages, eſt, à mon gré, la vraie cauſe de l'intérêt qu'elle inſpire. Qu'on ſe rende compte à ſoi-même de l'impreſſion qu'on éprouve à l'aſpect de nos maiſons royales & de leurs jardins faſtueux, où l'induſtrie humaine a raſſemblé ſes efforts, pour annoncer la majeſté du Maître : la premiere vue n'excite qu'une admiration froide, & l'ennui vous gagne inſenſiblement au milieu de cette magnificence uniforme. L'imagination n'aime point à ſe voir reſſerrée dans les limites des arts : par-tout où elle découvre la main du travail, elle

juge qu'il étoit possible de mieux faire, & son attente n'est point remplie. L'homme a beau s'ériger des monumens; ils sont circonscrits par sa foiblesse : mais les productions de la nature sont sublimes comme elle.

Monsieur de Thémine nous faisoit remarquer les fruits de l'industrie qu'il avoit établie : elle offroit une sorte d'aisance, un ordre simple & riant, l'image de la paix & de la liberté. Il descendoit avec ses villageois dans tous les détails domestiques, jugeoit leurs différens, leur donnoit des avis, s'informoit s'il y avoit des malheureux, leur faisoit fournir des instrumens de labour, ou leur distribuoit des arpens de terre. Je ne donne point d'argent, nous disoit-il; c'est une charité mal entendue; il faut semer pour

recueillir : si vous procurez au peuple les moyens de vivre sans s'occuper, vous nourrissez sa paresse ; vous étouffez son industrie. Je me suis attaché à favoriser l'agriculture par des récompenses placées à propos, par des facilités accordées aux laboureurs pour améliorer leurs fonds : comme j'ai rendu chaque habitant possesseur de son terrein, il est animé d'une noble émulation, à laquelle ajoute le plaisir de travailler pour soi. C'est ainsi que j'ai fait renaître dans cette heureuse contrée ce beau siecle pastoral qui donnoit à nos peres une idée de l'âge d'or, & qui a rendu si fameuses les campagnes du Lignon.

Vous ne verrez ici aucun homme de justice : mes villageois n'ont d'autre arbitre que moi. Mon tribunal est un vieux

chêne où je vais m'asseoir dans des jours marqués. Le Dimanche, toute la jeunesse se rassemble dans la prairie & s'exerce à différens jeux : des vieillards sont les Juges des récompenses que j'accorde aux vainqueurs. On danse, le soir, au son de la flûte & du tambourin : c'est-là que se forment les premieres amours de ces cœurs innocens : j'aime à voir leurs unions naissantes ; elles me rappellent des momens heureux ; je m'informe des mœurs & du caractere des amans, & je les marie, quand ils se conviennent.

N'admires-tu pas comme moi, cousine, ce digne mortel ? N'es-tu pas tentée d'aller vivre dans un si beau lieu ? Pour moi, je n'ai jamais tant aimé les champs, & il me vient des envies de laisser tout là, de prendre la houlette & d'aller garder

les brebis, ſur ces riantes collines; bien entendu que je n'y ſerois pas ſeule, & que mon berger m'y ſuivroit. Je ſuis réellement épriſe d'un pareil genre de vie! Quelle félicité! quelle paix! Point de ſoucis! point de tourmens! tous nos jours ſe leveroient purs & brillans; toutes nos heures ſeroient filées d'or & de ſoie.

Je reviens à Monſieur de Thémine dont j'ai mal-à-propos interrompu l'entretien, pour t'amuſer de mes folies. Le Paſteur & moi, diſoit-il, nous faiſons alternativemeut la tournée du village. Les malades ſont tranſportés par mes ordres dans une maiſon ſalubre, & juſqu'à leur convaleſcence, leurs champs ſont cultivés par d'autres villageois à qui je tiens compte de ce ſurcroit de travail.

Il eſt rare que mon infirmerie ſoit occu-pée ; car l'exercice réglé, le plaiſir, le contentement du cœur, les alimens ſains & l'air pur les font parvenir au plus grand âge, ſans aucune des incommodités qui ſuivent la vieilleſſe.

Souvent j'aſſiſte à leurs veillées ; j'é-coute leurs chanſons naïves ; elles me font ſouvenir d'un temps auquel je ne ſonge pas ſans émotion ; j'y retrouve des ſitua-tions qui m'ont été cheres, & je me crois tout-à-coup reculé de trente ans : alors je ſoupire de me voir ſeul au mi-lieu de ces couples heureux ; je regrette les jours où l'univers n'étoit pas encore déſert pour moi ; toute ma raiſon ſuffit à peine pour écarter ces idées ; quand elles viennent m'aſſaillir, l'édifice de mon bonheur eſt ébranlé ; je frémis de ma

ſolitude ; je regarde autour de moi avec douleur : mes livres, mes pinceaux, mes jardins, rien ne me plaît : mais je me refugie dans mon hameau ; les larmes de joie que je fais couler arrêtent les miennes ; en faiſant des heureux, je cherche à l'être, & je parviens à me remettre dans un état tranquille. C'eſt trop vous occuper de moi, pourſuivit-il en ſouriant ; Allons chercher dans cette vallée fraîche, au bord de cette ſource ombragée, un dîner frugal qui nous attend. Souvenez-vous que vous êtes ici parmi des bergers, & qu'il n'y faut point eſpérer le luxe de vos villes. Nous arrivâmes par des ſentiers bordés de chevre-feuille au pied de la colline, & nous trouvâmes, près d'une fontaine auſſi claire que le criſtal, un dîner charmant pré-

paré ſur l'herbe. Quoique la chaleur fût extrême, & que nous fuſſions dans le moment le plus ardent du jour, nous goûtions ſur ce rivage une fraîcheur délicieuſe : on eût dit que tous les zéphirs du canton s'étoient refugiés ſous les ombres qui nous couvroient. Les poires, les grenades, les prunes pendoient de tous côtés aux arbres & ſembloient nous inviter à les cueillir; un lait nouvellement exprimé écumoit encore dans des vaſes de terre élégamment tournés; des mets ſimples & choiſis étoient parfumés par des corbeilles de fleurs qui couronnoient ce banquet ruſtique. Cette petite ſociété qui réuniſſoit ce que j'avois de plus cher, cet air champêtre, ce lieu, ce repas, ces ombres, cette fraîcheur, tout me charmoit; une ſatisfaction pure

couloit dans mes veines. Faldoni enchanté, disoit au Curé : dressons ici des cabanes, & oublions l'univers : vous serez le grand Druide Adamas, & vous nous gouvernerez : il se leva, & grava nos noms sur les arbres voisins. Le Curé s'écria dans son ravissement : que les hommes sont insensés d'aller chercher loin d'eux un bonheur qu'ils ont sous leurs mains! Que ne viennent-ils dans ces campagnes quand ils sont offusqués par les passions des villes ? Ici, les animaux sauvages, les habitans de l'air, le plus humble vermisseau, tout est libre & content. O nature! tu nous appelles à toi : tu nous offres par-tout des abris contre le besoin : voilà des plaines, des bosquets, des vergers couverts de fruits, des ruisseaux limpides, une terre féconde,

un beau ciel; & nous devançons l'aurore pour assiéger l'antichambre des grands! nous allons vendre nos jours à d'orgueilleux protecteurs! nous allons demander des fers pour de l'or, quand ce coin de terre, du pain & la liberté nous suffisent! Ah! que vos cités sont tristes! qu'on y jouit peu de son existence! Quel séjour pour une ame fiere, indépendante & pleine de son énergie! Que le faste & la grandeur fatiguent les yeux d'un sage! Où est la destination de la nature? où est l'égalité des êtres? Tout est confondu dans la société: l'homme a bâti des degrés pour l'orgueil, & après avoir forgé la statue de Jupiter, il s'est prosterné devant elle. Ici du moins, je ne m'incline que devant le Roi de l'univers: si je lui porte mes voeux, il m'écoute, &

je n'ai point de rebuts à craindre. Lorſque dans un beau jour de Printemps, aſſis au pied d'un arbre avec Plutarque ou Fénelon, je vois toute la nature briller autour de moi; quand j'entends la muſique harmonieuſe des bois; quand l'eſprit des fleurs porté par un vent frais éveille mon odorat; alors dans l'ivreſſe de mes ſens, j'éleve juſqu'à Dieu mes actions de graces; je le bénis de ce qu'il m'a tiré du néant, de ce qu'il m'a donné des ſens pour jouir des beautés de la nature, de ce qu'il a raſſemblé ſous mes yeux les vrais biens de la vie & les ſpectacles charmans de ſa création.

Cet entretien fut interrompu par le bruit des flageolets & de cornemuſes que nous entendîmes autour de nous. Une troupe villageoiſe vêtue proprement & avec goût

parut : on ſe mit à danſer ; on ſe confondit avec elle ; le ſoir nous ſurprit au milieu de ces jeux que nous prolongeâmes encore à la clarté de la lune. Il fallut enfin partir : je vis ce moment à regret : il ſembloit que j'avois joui du dernier beau jour de ma vie. Je tournois mes regards vers cette belle contrée comme pour lui dire adieu. Hélas ! qui ſait ſi je la reverrai jamais ! Tout change ; tout ſe ſuccede, & les plaiſirs de la veille ne reviennent plus le lendemain. En paſſant devant un hermitage ſitué dans une vallée charmante, nous fûmes tentés d'y entrer. Monſieur de Thémine nous avoit raconté des choſes extraordinaires du ſolitaire qui l'habitoit : il y demeuroit depuis cinq ans, ſéparé de toute ſociété ; il avoit aimé ; la mort lui avoit ravi ſon amante,

& il consumoit ses jours à gémir dans ce paradis terrestre dont il se faisoit un enfer. Nous le trouvâmes assis auprès d'une table sur laquelle étoit un livre ouvert : une lampe pâle éclairoit cette sombre demeure où nous ne vîmes pour tous meubles qu'une couche de paille & une robe de femme suspendue au plancher. Il nous regarda d'un air inquiet & tressaillit en me voyant. J'imaginai que mon sexe & mon âge lui rappelloient des objets douloureux, & je commençai à regretter une visite qui pouvoit l'affliger. Cependant il parut nous écouter assez tranquillement, & il répondit à nos questions d'une maniere aisée : mais Faldoni ayant osé lui parler de sa perte, au premier mot qu'il en toucha, le solitaire se leva d'un air égaré;

ſes pleurs tomberent en groſſes gouttes ſur ſon viſage ; il frappa du pied la terre, & dit avec un accent qui nous fit frémir : elle eſt là ! auſſi-tôt ſoulevânt des planches qui couvroient un cercueil, il nous offrit un ſpectacle d'horreur dont l'impreſſion me reſte encore. Faldoni s'écria ; vous l'aimiez & vous ne l'avez pas ſuivie ! Il ſe tourna vers moi ; ſes yeux ſe remplirent de larmes ; les miens étoient trempés, & je vis combien nos cœurs s'entendoient. Jeune homme, répondit l'Hermite, je fais plus ; je reſte au monde & je pleure : ſi vous aimez, priez le Ciel de ne pas éprouver mon ſort ; vous ſentiriez qu'il eſt plus aiſé de mourir que de m'imiter. Ma mere lui fit des excuſes de ce qu'on l'avoit diſtrait, & nous remontâmes en voiture, le cœur & l'eſprit

frappés de cette cruelle ſcene. En traverſant les bois de peupliers voiſins de ſon habitation, j'étois ſaiſie de triſteſſe & d'effroi : l'ombre des arbres oppoſoit mille formes biſarres aux rayons de la lune, & préſentoit comme un amas de figures mélancoliques errantes ſur des tombeaux. Le bruit des ruiſſeaux & des feuilles agitées par le vent reſſembloit à des voix plaintives. Je croyois voir le fantôme de cette malheureuſe amante s'enfoncer dans les noires allées de la forêt : je n'ai jamais ſenti plus de frayeur. Voilà donc comme finiſſent les plaiſirs! Qu'avions-nous beſoin d'entrer dans cet hermitage ? Le ſouvenir de cet homme & de ſa maîtreſſe ne me quitte plus : je vois toujours là ce cercueil : quelquefois je crois y être enfermée auprès de Faldoni :

le peu de mots qu'il a dit au ſolitaire retentit à mon oreille. Ah! couſine! que je penſe bien comme lui! Malheur à ceux qui aiment! Mais ſi l'on fait tant que d'aimer, ce doit être à la vie & à la mort, & le ſeul vœu qui reſte à faire, c'eſt de partir enſemble.

LETTRE XLIV.

Faldoni à Thérese.

O Thérese! la délicieuse promenade que nous fimes hier! je me croyois transporté auprès de vous dans les campagnes de la Thessalie, au milieu des nymphes & des bergeres. Quelle charmante habitation! quelle heureuse contrée! Ah! quittons le monde! abandonnons les villes & leur triste peuple! allons jouir de la nature; allons vivre avec ces bonnes gens qui goûtent si bien le bonheur! Ma tendre amie! que faisons nous dans le tourbillon des sociétés? que de momens nous perdons dans ce cercle insipide d'ennuyeux

amusemens, de devoirs pénibles, de faussetés, & de contrainte! Que nos ames sont étrangeres dans cette foule! que ses mœurs & son langage sont peu faits pour nous! ah! fuyons; allons chercher la félicité dans cet asyle qui la possede; emmenons avec nous cette digne mere qui fait partie de nous-mêmes, & que notre vertueux Pasteur nous accompagne! Une solitude fleurie, une maison simple & sans faste, un jardin, des bosquets coupés par des eaux vives, voilà nos richesses. Si nous pouvons y joindre quelques arpens de vigne exposés sur une côte favorable; un champ de bled que nous verrons ondoyer au gré des vents, un petit étang qui nous offrira le divertissement de la pêche, & une basse-cour bien peuplée, que man-

quera t-il à nos vœux ? Des voluptés champêtres & variées rempliront nos jours, & chaque nouvelle aurore amènera de nouveaux plaiſirs. Nous entaſſerons ainſi les années, & nous vieillirons ſans nous en appercevoir. Je ſerai moi-même le premier cultivateur de mon jardin : vous me verrez, aimable amie, courbé ſur la herſe & baigné de ſueurs, ſolliciter la nature de nourrir ma famille & vous ſerez touchée de mes efforts : vous direz ; l'époux que j'ai choiſi n'étoit pas indigne de moi. Nos enfans s'inſtruiront par mon exemple à fuir l'oiſiveté ; ils ſauront que l'homme eſt né pour le travail, & qu'il doit payer à la terre le prix de ſes bienfaits ; ils apprendront à reſpecter l'état du laboureur, & jugeront qu'il vaut

mieux cultiver ſon jardin que d'aller corrompre ſes mœurs à la ville. Nous raſſemblerons autour de nous d'honnêtes villageois, & nous ne ferons tous qu'une même famille. Nos repas ſeront animés par la joie franche & par la liberté : l'agriculteur viendra s'y délaſſer de ſon travail ; notre fermier, ſa femme, ſes enfans, le Curé du hameau, quelque vieux militaire retiré du ſervice & que nous aurons déterré dans ce coin de campagne, *formeront* le cercle de nos convives : à table, on ne parlera point des vices ou des ridicules des abſents ; on ne s'occupera point de la ville, & puiſſions-nous à jamais l'oublier ! Mais l'un dira quelle eſt la meilleure façon d'enſemencer les terres, quels ſont les remedes les plus ſûrs contre les mala-

dies des troupeaux; l'autre citera quelques traits de bienfaisance, ou fera le tableau de sa félicité domestique. O mon amie! nous dirons quelle route conduit à la sagesse; ce qui fait la tranquillité de l'ame & sa parfaite jouissance; comment on peut s'élever au-dessus des calamités humaines, & conserver dans les maux de la vie une humeur toujours égale, & comment la modération des desirs fait trouver l'opulence dans une humble fortune. Félicité celeste! paix inaltérable! délices ignorées des hommes corrompus! venez enivrer nos cœurs! eh! que nous faudra t-il encore avec le repos de l'esprit, la possession des vrais biens de la nature, la jeunesse & la santé? Je ne sais, ma chere Thérese, si vous éprouvez comme moi tout le

charme d'un état ſi doux ? mais la ſeule peinture d'une vie champêtre me ravit & m'enflamme : la vue d'une belle campagne fait ſur moi l'impreſſion la plus vive : je ne vois jamais un pré fleuri, un bois touffu, un vallon couvert d'ombre & de verdure, ſans ouvrir mon ame à des voluptés inexprimables ; c'eſt un calme intérieur, un tranquille abandon, une molle indolence que je ne puis vous peindre. Dans cet air pur & balſamique chargé de l'eſprit des fleurs & de l'odeur végétale de toutes les plantes, je reſpire avec liberté ; je ſens ſe dilater mes organes & mon ſang couler avec aiſance : mes penſées ſont plus faciles, mon eſprit plus leger, mon cœur plus paiſible : j'oublie les hommes, leurs paſſions, leurs intrigues, les maux qu'ils

m'ont faits, leur misérable orgueil, & leurs préjugés barbares : des hauteurs où je suis placé, je m'éleve jusqu'à la Divinité ; je converse avec elle ; je lui parle de mes peines, de mes plaisirs, & je n'ai pas besoin que les hommes se rendent médiateurs entre elle & moi. Souvent j'interroge ma raison ; je descends au fond de mon cœur ; j'y dresse un tribunal où je juge mes foiblesses ; là, je me condamne ou m'absous : je médite sur le bien qui me reste à faire, & je ne sors jamais de ces douces réveries sans avoir la volonté de devenir meilleur. Dans une nuit tranquille embellie par les rayons de la lune, il m'arrive quelquefois de songer aux contrées qu'elle éclaire & que j'ai parcourues ; je traverse les mers ; je les vois

argentées par cet aſtre & telles que je les admirois dans ces nuits brillantes où je voguois ſur l'océan, à la faveur de ſa lumiere : je me retrouve dans les Antilles, au milieu des perſonnes que j'ai connues : toutes ces images portent dans mon ame une foule de penſées attendriſſantes ; il ſemble qu'avec ces ſouvenirs je recouvre les plaiſirs de mon premier âge. Souvent auſſi dans mes promenades ſolitaires, je forme des projets pour le bonheur de mes amis & pour le mien ! Que d'heures charmantes j'ai déja paſſées dans ces aimables chiméres ! je jouiſſois en idée des biens que mon imagination créoit ; je voyois s'élever autour de moi des tableaux enchantés ; & vous, ma chere Thérefe, je vous parlois ; j'étois à vos côtés ; je vous conduiſois dans une hum-

ble cabane qui ſe couvroit de votre éclat, & qui me paroiſſoit plus belle que la demeure des Rois : là, je vous ſuivois dans le détail de vos ſoins domeſtiques : je vous voyois ſenſible & bienfaiſante appeller auprès de vous l'infortuné qui retournoit content, ſoulager de pauvres familles, heureuſes d'être connues de vous & d'attirer vos regards. Avec quel tranſport je contemplois vos vertus modeſtes ! ô quand verrai-je s'accomplir le vœu de mon cœur ! quand pourrai-je à vos pieds jurer de vivre & de mourir pour vous ! Hélas ! le temps fuit ; les heures s'échapent, & je me conſume dans l'attente ! & votre jeuneſſe elle-même va s'éteindre & ſe flétrir, comme une roſe frappée par le midi ! Oh ! ma Thérefe ! faut-il long-temps encore brûler, eſpérer, lan-

guir, & me déſeſpérer? faut-il voir les jours du bonheur s'écouler ſans l'avoir goûté? Si nous devions être immortels, je dirois à mon ame; attends & tu ſeras heureuſe: mais chaque inſtant emporte une portion de ma durée, & je la vois périr ſans fruit & ſans retour. Ne nous abuſons pas, aimable amie! il eſt des plaiſirs pour tout âge: mais cette ſéve active qui augmente & nourrit en nous l'exiſtence, cette flamme élémentaire qui ſe précipite avec impétuoſité dans nos veines, & qui donne à l'amour ſon énergie, aux ſens leur ivreſſe & leur chaleur, ces tréſors ſont perdus quand la fleur de la vie eſt fannée. Les deſirs s'émouſſent: la maturité des ans, en nous apportant des jours plus tranquilles, nous enleve l'enchantement

de nos amours. Que faisons-nous sur la terre, dans la triste incertitude où nous flottons? Quoi! notre félicité dépendra des volontés arbitraires d'un homme, quand la suprême justice nous forma l'un pour l'autre, & nous rapproche avec une force invincible! Quoi! l'arrêt d'un despote changera nos destinées, & nous arrachera peut-être aux dispositions de cette nature éternelle pour nous jetter dans un abîme de souffrance! Quelle est donc la loi gravée sur l'airain qui nous force à plier la tête sous un joug aussi cruel? N'entendez-vous pas cette voix intérieure qui vous crie: sois heureuse; saisis rapidement l'éclair du plaisir qui ne fait que se montrer! Demain, ce soir, dans une heure, il aura peut-être fui pour jamais. Oh! je vous en conjure par

l'amour!

l'amour ! n'attendons pas les funeſtes chances de l'avenir ; ne riſquons pas le ſort de notre vie, en nous berçant des chimeres de l'eſpérance. O vous que j'ai oſé nommer un inſtant mon épouſe ! vous qui m'êtes plus chere que moi-même ! Mon amie ! ma compagne ! charme & délice de mon cœur ! cédez à ma priere, & puiſqu'une tendre mere conſent à mon bonheur, daignez le fixer : daignez vous donner à moi pour jamais ! laiſſez-vous conduire aux autels ! Ah ! venez, ma chere Thérefe ! venez y recevoir le ſerment que je fais de vous adorer juſqu'au dernier ſoupir de ma vie ! Mon cœur eſt plein ; il ne peut ſuffire à l'abondance de ſon amour ; il brûle de l'épancher ; il languit ; il ſeche ; il ſe conſume : une affreuſe triſteſſe m'envi-

ronne ; par-tout où je ne vous vois pas, le monde me paroit désert ; c'est un deuil universel ; c'est un nuage qui couvre à mes yeux tous les objets. Je ne peux plus vivre sans vous ; ma flamme s'augmente avec l'impatience de vous posséder, & jusqu'à ce jour, mille fantômes créés par mon esprit malade, assiegent mon chevet, empoisonnent mes veilles & me suivent même au retour de la lumiere. Ce n'est qu'auprès de vous, ô mon ange, que je retrouve le calme & la sérénité ! Vous dissipez toutes ces vapeurs funèbres, comme l'éclat d'un beau matin dissipe les ombres : un mot de votre bouche, un seul de vos regards me rassure & m'encourage. Mais que faire ? grand Dieu ! que devenir, si vous m'êtes ravie, si un pere..... Ah ! son seul

nom me glace d'effroi ! je crains son retour ; je ne sais quel pressentiment m'annonce qu'il sera notre malheur : hâtons-nous de le prévenir ! laissez votre opulence & venez seule avec vos graces : quel trésor peut les valoir ? Notre asyle est prêt ; la nature a pris soin de l'orner, & le plaisir l'embellira : mon humble fortune suffira pour nos besoins : qu'aurions-nous à souhaiter encore ? Le goût du superflu ne produit que de superbes indigens, & le vrai pauvre est celui qui ne sait pas se borner.

LETTRE XLV.

THÉRESE à FALDONI.

COMME les heures du plaiſir s'écoulent! J'avois paſſé une journée charmante; & lorſque vous m'avez quittée, il m'a paru que toute la nature m'abandonnoit! Hélas! comment ſoutenir l'idée de cette ſéparation que vous ſemblez prévoir? Vous, mon bien-aimé, vous que rien ne remplacera jamais dans mon cœur! pourquoi me contriſter de vos plaintes? pourquoi ne pas jouir des momens heureux que la fortune nous accorde? Laiſſons les ſollicitudes de l'avenir, & ne nous faiſons pas un tourment de ce qui peut n'arriver jamais. Votre mélancolie m'af-

flige : vous n'avez pas un ſentiment que je n'éprouve. Je voudrois vous voir content, & ſi votre félicité pouvoit être mon ouvrage, je ſacrifierois la mienne à ce prix. Que ne puis-je dans ces belles campagnes, auprès de ce ſage vieillard & de ces bons villageois, oublier avec vous l'univers, & riche de la poſſeſſion de votre cœur, laiſſer au reſte du monde l'intérêt & l'ambition qui le gouvernent! Que me feroient alors toutes les fortunes de la terre? Une cabane & vous, mon cher Faldoni! voilà tout ce que j'ambitionne. N'êtes-vous pas ma richeſſe, & manquerois-je d'être heureuſe dans l'aſyle étroit où le ſort nous confineroit enſemble? Oui, mon ami! que le Ciel m'uniſſe à vous, & je me ſoumets à toutes ſes rigueurs. Avec

vous je ſupporterai la miſere, l'infortune, l'abandon, la mort même : avec vous, un déſert me plaira mieux que le palais le plus ſuperbe. Vous m'y verrez dépouillant un luxe frivole, & quittant pour la bure les vains ornemens de mon ſexe, exercer mes mains au travail, partager vos fatigues, & me conſoler de mes peines par l'eſpoir de ſoulager les vôtres. Vous me demandez ſi j'ai comme vous le goût des plaiſirs ruſtiques. Ah! ſans doute ils me ſont chers! ils ne laiſſent après eux ni regret ni repentir, & ce ſont les ſeuls qui nous conviennent. Dans les villes, a-t-on le temps de s'aimer au milieu du tourbillon des affaires & du mouvement des ſociétés? C'eſt dans les champs que deux cœurs unis peuvent s'entendre & ſe répondre : environnés

des objèts ravissans de la nature, ils sont portés d'eux-mêmes à s'épancher : leur sensibilité devient plus vive, & moins distraite. A l'aspect d'un beau paysage, il semble qu'on ait besoin d'exprimer le charme qu'on éprouve : c'est-là que le bonheur aime à se communiquer. On diroit qu'auprès d'un ami la campagne est plus riante, l'air plus pur, le jour plus doux; l'enchantement de sa vue embellit tout ce qui l'entoure. Oui, je me fais d'avance une félicité de la vie que nous menerons : une seule chose manque au succès de nos desirs; c'est l'aveu de mon pere : mais Dieu qui dispose du cœur des hommes ne peut-il pas changer le sien? & si notre union est arrêtée dans les décrets de cette auguste Providence,

tous les efforts humains parviendront-ils à l'empêcher ? Croyez-moi, Faldoni ! nous devons tout eſpérer de l'immortelle Juſtice qui diſtribue les biens & les maux, qui châtie & récompenſe, & qui garde aux vertus un prix quelquefois tardif, mais toujours aſſuré. Vous craignez que le temps n'affoibliſſe mon amour, & qu'il ne laiſſe dans mon cœur les ruines qu'il laiſſera ſur mon viſage ! Hélas ! que vos craintes ſont injuſtes ! Eſt-ce moi dont vous redoutez l'inconſtance, moi qui vous aimois avant de vous avoir vu, moi que votre nom ſeul intéreſſoit, & qui n'entendois point parler de vous ſans rougir ? O Faldoni ! combien vous m'étiez cher, dans le temps même où j'ignorois vos ſentimens ! Que n'ai-je point ſouffert pour me contraindre, avant que

ma mere approuvât mon penchant! que de combats à ſoutenir avec moi-même! Je n'y réſiſtois plus; ma ſanté s'épuiſoit; vous oſâtes m'écrire; j'eus l'imprudence de vous répondre; mon cœur ſe ſoulagea, mais aux dépens de mon devoir; je me trouvai plus libre après avoir dépoſé mon ſecret dans votre ſein: mais je connus les remords, & ſi quelque choſe adoucit en moi le ſentiment de ma faute, ce fut l'idée de vos vertus. J'exigeai des ſacrifices; votre obéiſſance, en me prouvant votre amour, mit le comble au mien: vingt fois je fus tentée de vous rappeller de cet exil où la frayeur de vous ſentir auprès de moi m'avoit forcée de vous reléguer: j'étois au point de ſouhaiter de vous re-

voir, quand vous accourûtes de votre ſolitude. Le danger d'un pere vous rappelloit en Italie; vous vîntes faire vos adieux : quels adieux! quelle ſcene! le ſouvenir ne s'en effacera jamais de mon eſprit. Ma mere que mes aveux auroient dû révolter, en fut attendrie; prévenue par ſon Paſteur, elle s'intéreſſa pour nous, & c'étoit ce moment que vous alliez choiſir pour me quitter! Je ne pus d'abord me défendre contre vous d'un mouvement de dépit : mais que je fus prompte à vous juſtifier! Comment refuſer toute mon eſtime à ce noble effort de la piété filiale? Plus il m'avoit touchée, plus je ſentis le poids de votre abſence : ma langueur s'en accrut; je tombai dans une conſomption mortelle, & j'allois périr, lorſqu'enfin vous avez reparu. Dirai-je

que votre préſence m'a rendu la vie ? dirai-je que l'eſpoir de vous être unie a fait paſſer dans mes ſens preſque éteints l'amour de l'exiſtence ? O que le plaiſir de pouvoir vous aimer ſans trouble & ſans myſtere avoit de charme pour moi ! que j'étois orgueilleuſe de ma tendreſſe ! Comme tout prenoit à mes yeux une forme enchantée ! comme la nature me paroiſſoit belle ! Rien ne m'étoit indifférent ; la ſurabondance de mes ſentimens ſembloit s'étendre ſur tous les objets : je n'ai jamais été plus heureuſe, & je conſentirois volontiers à paſſer ainſi toute ma vie. Réfléchiſſez-y bien, Faldoni, & vous conviendrez que vos plaintes ſont déraiſonnables. Que manque-t-il à notre félicité ? Tout nous favoriſe ; notre amour oſe éclater ſous les yeux de ma mere ;

elle accorde à nos vœux l'honnête liberté que nous pouvons desirer; nous nous voyons pendant des jours entiers; vous arrivez ici le matin, & vous n'en sortez que le soir; mille amusemens variés remplissent nos heures & les abrégent. Rappellez-vous ce concert où nous chantions ensemble cet air si simple & si touchant! nos larmes couloient aux accens de la tendresse, & nous fûmes obligés de nous interrompre. Tout ce que la plus douce intelligence a de volupté, nous l'éprouvons. Nos yeux ne se baissent plus quand ils se rencontrent: nous pouvons y lire sans réserve notre félicité mutuelle. A peine ai-je le temps de remplir mes devoirs près de mon adorable mere. Tyran que vous êtes! homme avide & insatiable! c'est vous qui usurpez tous mes inf-

tans. Je ne fais pas un mouvement, je ne dis pas un mot dont vous ne ſoyez l'objet. Autrefois je ne laiſſois échapper aucune ſemaine ſans écrire à ma couſine; mais je l'ai négligée; je l'oublie; j'oublie tout pour vous; je ne ſonge qu'à vous; je ne vois que vous dans l'univers : quand je veux penſer, je conſulte vos regards; j'y cherche, hélas! ce que je dois dire ou faire. Citez-moi quelqu'un dont l'amour ſoit plus tendre que le mien, & je ſuis prête à l'imiter. Non, Faldoni, on n'aime pas comme moi; on ne ſent pas les tourmens qui me ſaiſiſſent, quand je paſſe une heure ſans vous voir : non, je ne crois pas qu'on puiſſe vous deſirer avec plus d'ardeur, vous attendre avec plus d'impatience, vous revoir avec plus de tranſ-

port! O mon bien-aimé! vous dont le seul sourire me comble de joie! dites, s'il est possible d'être plus amante! & vous n'êtes pas satisfait! vous vous plaignez encore! Vous me proposez d'abandonner mon pere, de former sans son aveu des nœuds illégitimes! O! si j'avois la folie d'y consentir, croyez-vous que bientôt armé de l'autorité des loix, il ne viendroit point m'arracher de vos bras & peut-être vous accabler du poids de sa vengeance? Ma mere elle-même voudroit-elle se prêter à votre impatience? Il ne faut pas vous en flatter: cette bonne maman est trop jalouse de mon bonheur pour oser me permettre une démarche imprudente & prématurée. Je vous préviens qu'elle est ma confidente, que je lui ai communiqué votre lettre & la

mienne, & que c'eſt ſous ſa dictée que j'écris cet article. Elle dit que vous êtes un enfant, que vous vous créez des chimeres pour les combattre, & qu'elle a meilleure opinion que vous du ſuccès de vos vœux. Elle eſpere, en gagnant du temps, amener par degrés Monſieur de Saint-Cyran à confirmer ſon choix, & le plan qu'elle a formé : mais elle vous recommande la prudence & la diſcrétion. Elle attend, d'un jour à l'autre, Madame d'Armiane qui a beaucoup de crédit ſur l'eſprit de mon pere, & qu'elle ſollicitera de nous appuyer de tout ſon pouvoir. Voilà, mon aimable ami, la poſition où nous ſommes : je n'y vois rien de fâcheux. Ceſſez donc de vous livrer à une triſteſſe qui m'afflige. Au nom de Dieu ! cachez-moi vos peines,

& laissez-moi croire au moins que je suis la seule qui souffre. Il est possible que nos projets de félicité s'écroulent : mais ne sera-t-il pas temps de gémir, si ce malheur vient, & faut-il que la peur du mal empoisonne le bien dont nous jouissons? Vous allez perdre un ami pour quelques mois : Monsieur le Curé est forcé de nous quitter pour aller régler avec son successeur les affaires de son ancienne paroisse : mais vous aurez la société de ma chere Constance; cette bonne cousine arrive avec sa mere, & vient passer l'automne aux Ormes : c'est une promesse qu'elle acquitte. O Faldoni! ne troublez point ma joie par vos murmures! partagez plutôt le bonheur que j'aurai de la posséder. C'est un autre moi-même : elle vous dispute mon cœur,

& l'amour ne peut avoir des ſentimens plus vifs que notre amitié. Que de choſes nous aurons à nous dire après ſix mois d'abſence! Que d'événemens ſe ſont paſſés depuis notre ſéparation ! Hélas ! quand je l'ai quittée, qui m'auroit prédit alors que vous ſeriez l'arbitre de ma deſtinée, vous qu'à peine j'avois apperçu ? Mais il étoit écrit que vous alliez porter dans mon foible cœur les orages des paſſions. Cette tendre amie ! elle preſſentoit ce qui m'arrive. Aimez-là, Faldoni, aimez-là de toute votre ame ! vous lui devez plus que vous n'imaginez. C'eſt elle, qui par ſes conſolations céleſtes, adouciſſoit en moi la frayeur d'un ſentiment nouveau : c'eſt elle qui la premiere avoit prononcé votre éloge, avant que mes yeux euſſent reçu le fatal bandeau, avant même que

vous me fussiez connu : mais je ne lui en veux point de toutes les peines dont elle est la cause innocente, & qu'elle n'auroit pu m'épargner, puisque mon sort étoit de vous aimer !

LETTRE XLVI.

FALDONI au CURÉ.

Où êtes-vous donc, mon cher Mentor ? que faites-vous loin d'ici, loin d'un ami qui vous regrette & vous desire ? Qu'est devenu le temps où j'allois verser dans votre sein mes secrettes inquiétudes? Vous étiez mon consolateur, mon guide & mon appui : je n'avois pas une pensée dont vous ne fussiez le dépositaire : vous receviez mes larmes : vous me rendiez la joie & l'espérance. Hélas ! ils ne sont plus ces jours de confiance & de paix où je voyois la sagesse, sous les traits d'un vénérable Ministre, descendre jusqu'à nous, & se mêler à nos folâtres

amusemens, où mon digne ami jouissoit de la félicité de deux Amans & partageoit les tendres émotions de leurs cœurs! O mon bienfaiteur! vous avez emporté mes plaisirs avec vous! D'où vient cette tristesse qui m'accable, & de quoi donc ai-je à me plaindre? On me comble ici de bontés & d'égards; Mademoiselle de Saint-Cyran n'a point changé pour moi; & cependant je laisse échapper des pleurs involontaires! Il est trop vrai que mon bonheur n'est plus le même. Je vois s'approcher les jours de l'infortune, déja nous commençons à nous disperser. Il est affreux de se quitter quand on a formé la douce habitude de se voir : le cœur s'arrache avec douleur à la société qu'il s'est choisie : mais qu'y a-t-il de constant sur la terre? Nous nous aimions;

nous vivions dans une parfaite intelligence ; il faut la rompre ; & c'eſt ainſi que la nature nous diſpoſe à la derniere ſéparation. Le temps vole & chaſſe devant lui les amitiés humaines, comme le vent balaye la pouſſiere. On s'éloigne ; on ne ſe rapproche plus ; ou ſi l'on revient ſur les ſcenes paſſées, on eſt ſurpris de n'être plus ému ſi vivement : le cœur n'a point changé ; mais les ſituations ne ſont plus les mêmes. Triſte variété qui détruit le charme d'une poſſeſſion durable & tranquille ! Laiſſons ces réflexions ameres pour vous entretenir d'un ſujet plus gai.

Mademoiſelle d'Armiane eſt arrivée : nous avions été au devant de la voiture, Madame de Saint-Cyran, ſa fille, Monſieur de Thémine qui étoit venu les voir,

& moi. Du plus loin que Conſtance apperçut ſa couſine, elle tendit un bras hors de la portiere, & elle agitoit ſon mouchoir, ô chere maman, dit Thérefe, c'eſt elle, c'eſt elle, & elle doubla le pas: Conſtance crioit au cocher de preſſer les chevaux, & s'élançoit à demi hors de la chaiſe : c'étoit un tableau charmant de voir l'impatience de ces tendres amies. Enfin on ſe joignit; Madame d'Armiane & ſa fille deſcendirent au milieu de la route; les deux couſines, après avoir ſalué les mamans, coururent dans les bras l'une de l'autre: elles ne pouvoient parler; mais dans cette muette étreinte, leurs pleurs ſe confondoient. J'enviois leur félicité: en comparant cette paiſible jouiſſance aux tranſports tumultueux de l'amour, j'aurois preſque

ſouhaité d'être l'ami de Thérefe plutôt que ſon amant. Elle marchoit aſſez loin devant nous avec ſa couſine : les deux meres étoient enſemble, & je me trouvois auprès de Monſieur de Thémine. En lui parlant de la ſcene qui venoit de nous frapper, je fis tomber l'entretien ſur l'excellence de l'amitié. L'ambitieux, diſois-je, aſpire aux honneurs ; l'avare pourſuit les richeſſes ; le voluptueux préfere le plaiſir & le repos : mais tout le monde s'accorde à deſirer un ami. On a vu des impies blaſphêmer l'Etre Suprême & nier ſon exiſtence ; mais il n'eſt point de barbare ſi farouche qu'il puiſſe être, qui ne ſoit ſenſible à l'amitié. Les brigands s'uniſſent à des brigands de leur eſpece ; le crime a ſes liaiſons comme la vertu : il eſt vrai que

ces ligues monſtrueuſes n'ont qu'un cours paſſager, comme les torrens qui ravagent la terre & diſparoiſſent ; mais elles prouvent du moins l'empire de l'amitié ſur toute la nature : le feu n'eſt pas plus néceſſaire à l'homme. Qu'eſt-ce en effet que l'amitié ? un commerce mutuel d'affection & de ſervices, fondé ſur la ſympathie des ames & ſur la vertu. Otez de la vie cette bienveillance réciproque ; vous briſez tous nos liens. L'homme a beſoin de l'homme : le Roi de l'univers eſt de tous les êtres le plus indigent : il lui faut des vêtemens pour le couvrir, & la brute a reçu les ſiens de la nature : dans l'enfance & dans la vieilleſſe, il lui faut l'appui de ſon ſemblable : dans la jeuneſſe même, la mélancolie le ſurprend dès qu'il eſt ſeul ;

c'eſt

c'eſt dans les bras d'un ami qu'il ſe ſauve loin de lui-même ; c'eſt alors qu'il ſent ſa force & qu'il perd ſes frayeurs.

L'union de deux amis, répondit Monſieur de Thémine, ſi elle rempliſſoit l'idée qu'on doit en avoir, ſeroit l'état le plus parfait de la nature ; mais les hommes ſont trop corrompus pour atteindre à cette condition divine. Il faudroit ſuppoſer dans deux êtres la douce conformité des mœurs, l'union des volontés, l'eſtime réciproque, le ſacrifice de tout intérêt perſonnel, le dévoument aux loix de l'amitié, la fidélité, la diſcrétion, le zele & la conſtance, en un mot, l'aſſemblage des vertus ſociales.

Je ſais, repris-je, qu'on ne peut ſe flatter d'obtenir un parfait ami : ſans

doute il faut payer le tribut à la fragilité humaine: mais quand le cœur est bon, les foiblesses de l'humeur sont bien pardonnables. Qu'il est doux d'étendre un voile généreux sur les fautes de son ami, & d'embellir l'objet de notre attachement! Il y a des momens où, pour se trouver plus aimable, on voudroit emprunter les illusions de l'amour. Qu'il est doux encore de pouvoir le servir utilement, de tirer du fond de son cœur l'aveu de ses besoins, de contribuer à ses innocens plaisirs, & d'entrer dans ses moindres peines! On a représenté l'amitié sous l'emblême d'une femme qui pose une main sur son cœur, & qui de l'autre embrasse un arbre nud: que cette image est touchante! Qu'est-ce que l'amitié sans l'infortune? Qu'est-ce que la

vertu ſans les épreuves ? Rien n'eſt plus ordinaire que d'être careſſé dans le bonheur : la terre eſt couverte de flatteurs qui vendent leur amitié à qui veut l'acheter : mais ſe croire aſſez de force pour lutter contre l'adverſité d'un ami, pour lui ſuffire dans ſes diſgraces ; tourner le dos à la multitude pour aller conſoler un être abandonné de la nature ; voilà ce qui rend l'amitié, de tous les ſentimens humains, le plus grand & le plus auguſte. Voyez ſur la ſcène Oreſte & Pilade qui veulent mourir l'un pour l'autre ! N'êtes-vous pas ému ? Ne ſentez-vous pas des larmes d'admiration couler de vos yeux ? O Monſieur ! que l'amitié eſt conſolante ! quel charme elle répand ſur la vie ! Il eſt ſi flatteur d'être aimé ! c'eſt un bonheur qu'on partage avec la Divinité. Comment

peut-il y avoir un être assez indifférent pour se refuser à cette familiarité d'un aimable commerce, à ce retour de bienveillance & de services mutuels? Vous n'avez point de nuage qu'un ami ne dissipe; si vous éprouvez des maux attachés à la condition humaine, il vous les fait oublier: je ne sais même quelle douceur secrette on goûte à souffrir ensemble, à mêler ses larmes, à se confier ses peines communes. Je parlois encore quand les Dames s'approcherent de nous: la conversation devint générale, & nous reprîmes ensemble la route du château.

Je conserverai toute ma vie le souvenir d'un ami que j'avois acquis dans mon enfance. Il étoit assez rare de voir un homme grave & mûr accueillir un poli-

çon, l'aſſocier à ſes promenades, & le produire dans ſes connoiſſances : j'arrivois chez lui, chargé de la pouſſiere de ma claſſe, avec un habit très-mince & toute l'étourderie de quatorze ans. Je feuilletois ſes livres & ſes eſtampes; je les emportois; quelquefois je lui crayonnois de mauvais deſſins qu'il faiſoit encadrer ſoigneuſement. Je me rappelle avec plaiſir ces ſoirées d'hiver où, aſſis au coin de ſon feu, près de ſon vénérable pere, image des antiques patriarches, âgé de plus de quatre-vingt ans, nous faiſions des lectures intéreſſantes. La gouvernante, debout derriere nos chaiſes, écoutoit & joignoit ſes réflexions aux nôtres. Son logement étoit reſſerré comme ſa fortune, & le plus ſouvent nous paſſions ces ſoirées charmantes dans une

petite piece qui lui servoit de cuisine. Là, tandis que le souper frugal se préparoit, nous poursuivions nos entretiens graves ou plaisans ; le bon vieillard nous racontoit longuement les histoires de sa jeunesse, & les pieds étendus sur les tisons, nous nous amusions à l'entendre. Je n'ai jamais goûté d'heures plus agréables ; j'étois tout fier d'occuper une place dans la société, & de converser avec des hommes, moi qui ne vivois encore qu'avec des enfans : l'instant où j'accourois chez mon voisin, étoit une jouissance. Avec quelle vîtesse je montois ses degrés ! Comme le cœur me battoit de joie, quand il m'ouvroit sa porte hospitaliere ! Dans les jours de fête ou de congé, j'arrivois de bonne heure ; il prenoit son bâton, appelloit son chien, & nous allions dans

les campagnes d'alentour. Souvent même pendant la froide ſaiſon & dans une belle gelée de Janvier, nous répétions ces promenades qui me ſembloient délicieuſes. Bientôt mes études finirent; je partis pour mes voyages, & je perdis de vue cet honnête homme: à mon retour dans ma patrie, je me ſuis empreſſé de le chercher; mais, hélas! quel ravage les années font autour de nous! Il avoit quitté ſon ancien logement, ce lieu qui m'étoit ſi cher! Son vieux pere étoit mort: ſa gouvernante ſeule lui reſtoit. Je l'ai trouvé: mais ce n'étoit plus lui: à peine m'a-t-il reconnu; des revers de fortune avoient renverſé ſon cerveau; il végétoit dans un état d'enfance: j'ai détourné les yeux pour lui cacher mes larmes! Pauvre eſpece humaine dont un

coup de vent détruit la raison ! Ayez donc de l'orgueil ! Osez-vous prévaloir des avantages de l'esprit, vous qu'une roue dérangée dans cette frêle machine peut réduire à l'instinct des brutes ! Mon ami n'a pas survêcu long-temps à l'altération de ses organes ; il avoit déja fini sa carriere, & la mort n'a fait que saisir le reste de sa proie! Avant sa disgrace, il n'y avoit point d'homme plus heureux. Tout l'amusoit ; il étoit content de tout, & il avoit l'art d'attacher un prix aux moindres choses.

Pardonnez-moi ces longs détails ; qui plus que vous, Monsieur, est fait pour les apprécier ? En les écrivant, mon cœur se soulage, & je goûte une sorte de plaisir à payer ce tribut de reconnoissance à l'amitié, devant un ami qui m'a si bien consolé de ma perte.

LETTRE XLVII.

Au même.

NOUS avions invité Madame d'Armiane, sa fille & quelques étrangers à faire une promenade dans le parc. En entrant dans l'orangerie, nos deux hôtesses ont été frappées d'une surprise agréable, à la vue d'un pavillon de verdure orné de festons qui sembloient pendre naturellement sur toutes les branches. Des bancs de gazons semés de roses, d'œillets, de tubéreuses, bordoient l'intérieur du pavillon & entouroient une table couverte de crême, de patisseries & des meilleurs fruits, de la saison. Nous nous sommes placés confusément au-

tour de la table, au bruit d'un ruiſſeau qui couloit à nos pieds & d'un chœur d'oiſeaux qui gaſouilloient ſous les ombrages. Madame d'Armiane & ſa fille à qui l'on faiſoit les honneurs de la fête en étoient enchantées. Tandis qu'on buvoit à leur bien-venue, un concert eſt parti des boſquets d'alentour : le ſon des inſtrumens accompagnoit des voix légeres & fléxibles, & a fait naître l'envie d'aller entendre cette muſique de plus près : l'aſſemblée eſt accourue dans une grande ſalle formée par des arcades de feuillages & bordée d'un amphitéâtre de verdure qui ſervoit de ſiege à tout un peuple attiré des villages voiſins, dont la foule a paru d'autant plus merveilleuſe, que la tranquillité de ces bois leur donnoit un air de ſolitude.

Différentes ſcenes étoient repréſentées ſous les arcades : des enfans y jouoient des paſtorales avec toute l'ingénuité de leur âge : ailleurs des groupes de jeunes garçons & de jeunes filles au milieu deſquels étoient de bons vieillards & de vénérables matrones imitoient leurs veillées villageoiſes. Tous les acteurs ſe ſont levés & formant deux bandes ils ont commencé à danſer, auſſi-tôt que l'orcheſtre en a donné le ſignal. Une jeune fille vêtue de blanc & d'une beauté touchante a paru au milieu du cercle, amenée par un jeune homme de la figure la plus heureuſe : ils avoient à la main des bouquets qu'ils ont préſentés à Madame d'Armiane & à ſa fille : l'aimable couple venoit ce jour même d'être uni par l'himen, & c'étoit Mademoiſelle de

Saint-Cyran qui de ses épargnes & de quelques générosités faites, par sa mere, avoit doté la jeune épouse; elle avoit fixé l'époque de leur union à l'arrivée de sa cousine: elle vouloit disoit-elle jouir à la fois de tous ses plaisirs & consacrer ce beau jour à faire des heureux. Les jeux finis, nous avons passé dans une allée de grands arbres où se trouvoit préparé un repas somptueux: les femmes se sont rangées à table; les hommes de bout derriere elles, les servoient & en étoient servis. C'étoit un tableau charmant de voir cette longue file de jeunes paysanes toutes vêtues uniformement & les villageois avec les rubans qui flottoient à leurs chapeaux. L'expression de la joie qui brilloit sur tous les visages, le rire éclatant, les bons mots,

les contes plaiſans, les chanſons, l'heureuſe & franche liberté, tout cela ne peut ſe rendre. L'image de leur bonheur ſe communiquoit juſqu'à moi, & faiſoit couler dans mes veines des torrens de plaiſir. Thérefe & Conſtance occupées a faire les honneurs de la fête n'avoient point de repos. Mille voix portoient leurs noms juſqu'au Ciel, & la bénédiction des convives ſe mêloit au bruit de leurs couplets ruſtiques. On a danſé juſqu'au ſoir. Alors un feu d'artifice eſt parti du milieu du canal. La façade du château, toutes les allées du parc, & tous les parterres ont paru illuminés. Les portiques de lumiere qui brilloient audeſſus des berceaux en fleurs, les gerbes qui retomboient en millions d'étoiles & qui nous couvroient tout-

à-coup d'une clarté éblouissante, l'illusion d'une nuit charmante, le son des instrumens, les chants & les voix confuses de l'assemblée se réunissoient pour former le plus beau des spectacles. Je vais me reposer, car pour vous avouer mon secret, j'ai été chargé de diriger la fête, d'instruire les enfans, de leur apprendre leurs scenes, de disposer les décorations & de veiller au bon ordre. Depuis quinze jours, je n'étois occupé que de ces préparatifs, & la crainte d'échouer m'a fait passer souvent de mauvaises nuits. Celle-ci sera tranquille, je l'espere, & je vais dormir sur mes lauriers, s'il est vrai que le sommeil puisse approcher de moi. O mon ami! comment l'oublier un instant! Comment cesser de voir cette figure angé-

lique environnée de tous ceux dont elle fait le bonheur, & partageant leur joie? Quel triomphe, & qu'il étoit digne de ſon cœur! Jamais je n'entendis d'éloge plus touchant que celui de tous ces payſans qui la chériſſent. Oui, Monſieur, j'en ai vu ſe mettre à genoux devant elle, d'autres baiſer ſa robe & s'en aller contens, d'autres paroître tous fiers d'en avoir obtenu un ſourire! Ce n'eſt pas être aimée; c'eſt uſurper les droits de la divinité qu'on adore. Je conduiſois cette nuit les deux couſines dans le parc au milieu de cette foule joyeuſe. Nous avons marché quelques momens dans un boſquet écarté, d'où le bruit ne ſe faiſoit entendre que dans l'éloignement. Thérèſe tenoit la main de ſa couſine & ſoupiroit. Son mouchoir eſt tombé;

en le relevant, je l'ai ſenti baigné de pleurs. Ah! lui ai-je dit, je vois qu'il eſt plus aiſé de faire le bonheur des autres que le ſien! Mon ami, m'a-t-elle répondu, cette journée eſt trop belle; je ne dois plus m'attendre qu'à des diſgraces. Pour chaſſer ſa triſteſſe, Conſtance nous a ramenés dans le cercle où la joie, le tumulte & le mouvement nous ont diſtraits. On a danſé juſqu'au point du jour: alors Thérefe a pris le bras de ſa couſine & le mien; nous avons été nous aſſeoir ſur un tertre élevé qui eſt au milieu du parc. On voyoit de là les premieres couleurs de l'aurore; l'étoile de Vénus brilloit de tout ſon éclat; des nuages de pourpre & d'argent étoient répandus ſur toute la ſurface de l'horiſon: la nature, autour de

nous, repofoit dans un calme parfait: on entendoit à peine le bruit des violons dans le lointain. Thérefe a levé fes yeux humides vers le Ciel, & les a baiffés fur moi avec une tendreffe inexprimable. Une douce mélancolie nous pénétroit. Nos réfléxions font devenues férieufes. Thérefe m'a rapellé les premiers temps de nos amours, ces temps fi doux & fi promptement écoulés: nous étions heureux a-t-elle ajouté; mais le ferons nous toujours? le ferons nous longtemps? tout paffe & le bonheur fur-tout. Nos cœurs même, nos cœurs ne font-ils pas fujets aux révolutions de la nature? J'ai trop appris à connoître l'inftabilité des événemens pour compter fur un plaifir durable; & voyant que je pleurois, pourquoi vous affliger, mon ami? il faut

s'attendre aux revers. Les jours de la félicité ſont peut-être finis pour nous ; ne nous abuſons pas ſur notre état ; il eſt dans la main de la providence qui peut le rendre à jamais fortuné : mais vous voyez combien de périls nous environnent ; béniſſons le Ciel ſi nous obtenons encore quelques beaux jours ; pour moi je n'en eſpere plus. Je crois donc que la ſageſſe humaine doit ſe borner, non pas à prévenir des maux que nous redoutons ſans pouvoir les éviter, mais à goûter paiſiblement les biens actuels qui nous ſont accordés. Aimons-nous, mon cher Faldoni, avec autant d'excès que ſi nous devions nous ſéparer demain ; nous ſéparer ! non, c'eſt mal dire, mais quitter la vie : car je me flatte, a-t-elle repris avec un ton qui me per-

çoit l'ame & en me tendant la main, je me flatte que cet engagement est l'affaire de notre vie. Je couvrois cette main de baisers & de larmes; elle s'est levée & détachant le bouquet qu'elle avoit à son sein; consacrons, a-t-elle dit, ce lieu où j'ai joui peut-être de mes derniers plaisirs. A ces mots, elle a placé ses fleurs sur le gason où elle s'étoit assise. Lieu charmant! je ne m'en approcherai qu'avec vénération. Son bouquet se fannera; mais nos cœurs, ah! j'en jurerois! nos cœurs seront toujours les mêmes.

LETTRE XLVIII.

FALDONI à THÉRESE.

VOUS avez remarqué, ma chere Thérefe, les traces profondes du chagrin qui me confume : une tendre follicitude vous a fait tenter les moyens de la bannir : vos foins généreux ont obtenu tout le fuccès qu'il étoit poffible d'en attendre ; le fourire que je ne connoiffois plus eft revenu fur mes levres ; j'ai fenti près de vous mon cœur s'épanouir, & j'ai dit, je fuis donc heureux ! Douce illufion d'un inftant, fonge trop flatteur que le réveil venoit détruire ! Rendu à mes penfées, & loin de l'enchantereffe qui m'avoit féduit, je retom-

bois ſur moi-même, & je ne ſentois plus que mes maux. Vivez en paix, mon aimable amie! votre ame eſt auſſi pure que l'air; vous n'avez pas, comme moi, des ſujets de gémir. O mon pere! combien de fois vous m'avez prédit ce qui m'arrive! Que n'ai-je écouté vos ſages leçons? Mais la jeuneſſe eſt folle, préſomptueuſe, emportée par un inſtinct fougueux qui l'égare. En ſortant de l'enfance, je regardai autour de moi; je vis que dans ma terre natale je n'avois ni ſuccès, ni fortune à prétendre; je vis que la conſidération y étoit vendue à la richeſſe & la richeſſe achetée par l'intrigue: né avec un cœur ſuperbe, amoureux de l'indépendance, ennemi des baſſeſſes, que pouvois-je faire? Je me ſentois oppreſſé; l'humeur me bourre-

loit. Je préferai la misere & l'éloignement; je dis un adieu éternel à cette patrie qui m'étoit encore chere, & je lui payai le tribut de quelques larmes. Je me trouvois à dix-huit ans perdu sous un Ciel étranger, sans ami, sans parens, sans fortune & sans état. Je tournois quelquefois mes yeux vers ce beau climat que j'avois quitté; je désirois de m'y reporter, & mille réflexions ameres venoient en foule m'éloigner de cette idée. Qu'ai-je donc fait, me disois-je, & pourquoi cet acharnement du sort contre moi? Si j'étois un coupable digne des vengeances du Ciel, j'en serois moins étonné. Hélas! ce temps dont je me plaignois étoit cependant un des plus heureux de ma vie; mon cœur n'avoit pas encore abandonné la vertu, & j'étois

du moins ſatisfait de moi-même. Je baiſſe le rideau ſur mille foibleſſes qui ne m'ont pas rapporté huit jours de bonheur. Figurez-vous un homme ivre qui a des lueurs de raiſon : voilà l'hiſtoire de ma premiere jeuneſſe. Au milieu de la fievre de mes ſens, j'écoutois encore cette voix ſecrette qu'on n'étouffe jamais impunément. J'ai toujours eu de l'horreur pour l'adultere ; je penſois que les propriétés ſont ſacrées, & qu'il n'y a pas moins de crime à corrompre la femme d'autrui qu'à voler ſon bien. En me ſauvant d'une erreur, je me jettai dans une autre ; je ne reſpectai point aſſez l'innocence ; j'oubliai qu'elle étoit ſous la garde des mœurs & de l'honnêteté publique : le larcin que je n'oſois faire à un époux, je le faiſois ſans ſcrupule à

un pere imprudent, à une mere crédule & confiante. Que la logique des passions est fausse, & qu'on est trompé par leurs sophismes ! Une leçon terrible & cruelle vint enfin m'ouvrir les yeux, & je ne vis l'abîme où je courois, qu'en y tombant.

J'avois été passer quelques jours à la campagne dans une terre à dix lieues de Paris. La famille de mon hôte étoit composée d'un pere & de ses deux filles : l'aînée douce, aimable, intéressante, rachetoit par ses graces ce qui lui manquoit dans les agrémens de la figure. Je n'avois jamais connu l'amour, & malheureusement elle ne m'apprit point à le connoître; mais elle fit naître en moi cette émotion qu'on ne peut refuser à la jeunesse parée de tant de charmes. Pour elle,

elle, ſon cœur dont le moment peut-être étoit venu, ſe livra ſans défenſe à mes premieres avances. Je trouvois dans cette maiſon une vie tranquille & réglée, des vertus domeſtiques, l'hoſpitalité, la bienfaiſance & une bonne foi qui ne ſoupçonnoit pas même un abus de confiance. On paſſoit trois ſaiſons à la campagne, & on retournoit dépenſer à Paris, pendant l'hiver, un modique revenu qui ſuffiſoit pour y maintenir la famille avec décence, & y traiter quelques amis dont le nombre étoit borné. Les jeunes perſonnes renfermées dans un cercle étroit ignoroient l'uſage du monde & l'art perfide des ſociétés: leurs ames franches étoient telles que Dieu les avoit faites, & elles n'avoient ni ôté ni ajouté à leurs facultés originelles. J'avois eu l'occaſion

d'obliger leur pere ; il me pressa avec la chaleur de la reconnoissance de l'aller voir à sa terre : après plusieurs excuses, je me rendis à ses instances. Malheureux vieillard qui me sollicitoit, sans le savoir, d'aller porter chez lui le trouble & le déshonneur ! Le soir après le souper, quand nous étions encore rangés autour de la table, on me faisoit raconter souvent l'histoire de mes voyages, & pendant ce récit, Louise témoignoit le plus tendre intérêt qu'elle manifestoit par ses larmes. Quand je peignois les situations d'une vie agitée, les horreurs de l'infortune où j'avois langui, les dégoûts qu'il m'avoit fallu dévorer auprès de l'altiere opulence & de la grandeur fastueuse, cette succession rapide d'états divers que j'embrassois & fuyois sitôt que j'y sen-

tois le poids de mes entraves; quand je me repréfentois luttant comme un forçat avec la deftinée, portant avec moi cet amour de la liberté qui me faifoit rejetter toute idée d'affujetiffement, malheureux par mon fort, plus malheureux par mon efprit d'indépendance, qui ne m'offroit dans l'avenir qu'une perfpective défolante; alors avec une agitation marquée, Louife écoutoit, les yeux fixés fur moi, croyant fentir mes peines, foupirant, & quelquefois m'interrompant par des exclamations généreufes. Elle aimoit mon courage; cette hauteur dans la mifere ne lui déplaifoit pas; elle eftimoit la fierté avec laquelle j'avois quitté ma patrie, & elle me difoit avec douceur que je la retrouverois en France. Je paffois les jours entiers avec elle & fa fœur; l'ha-

bitude d'être enſemble reſſerroit de plus en plus les nœuds d'une amitié naiſſante: j'étois ſans projet d'aimer & de ſéduire, & c'eſt un aveu dû à mon cœur que je repouſſai ſouvent la cruelle idée de troubler la paix de ces timides colombes. Le pere me livroit ſes filles avec une confiance hélas! cruellement déçue! Mais l'honnête homme peut-il voir dans autrui le vice qu'il ignore? Un matin j'allai me promener avec les deux ſœurs dans les campagnes voiſines; le tableau du ſoleil levant, le chant de mille oiſeaux, la molleſſe & la fraîcheur de l'air, & je ne ſais quelle volupté répandue ſur toute la nature, diſpoſoient le cœur à s'attendrir. Je m'enfonçai dans l'épaiſſeur des bois avec Louiſe; ſa ſœur occupée à cueillir des fraiſes, nous perdit; elle nous appella long-temps; nous revînmes enfin, mais

nous reparûmes comme deux coupables, avec la rougeur ſur le front, & j'avois de plus le remord dans l'ame. Louiſe que j'avois vue ſi gaie, ſi folâtre, ſi tendrement naïve, ne fut plus la même. Un morne ſilence enveloppoit ſes penſées; la triſteſſe voiloit ſon viſage; elle me fixoit ſouvent d'un air doux & pénétré, & baiſſoit ſes humides regards dès qu'elle rencontroit les miens. Quand je lui parlois elle rougiſſoit; quand je m'éloignois elle pleuroit; quand je touchois ſa main elle trembloit comme ſi elle eût eu le friſſon; un jour elle me diſoit: vous m'avez rendue bien miſérable! vous êtes cauſe que je n'oſe plus lever les yeux. Une autre fois je la trouvai aſſiſe à terre, au pied d'une chaiſe, la tête cachée dans ſes mains, & pouſſant des ſanglots; je

la conjurai de se calmer; je lui représentai qu'il ne falloit pas ajouter à notre malheur celui de le faire connoître. Hélas! dit-elle, si vous pouviez m'apprendre à l'oublier! ces discours m'étoient d'autant plus sensibles, que je n'avois aucun moyen de me justifier. Toute l'horreur de mon crime se présentoit à moi; je croyois entendre son pere infortuné me dire avec des ruisseaux de larmes: homme ingrat! qu'as-tu fait? je t'ai donné l'hospitalité; je t'ai reçu dans ma maison; je t'ai traité comme mon fils; j'ai laissé à ta discrétion le trésor de ma vie, la tendre image d'une épouse qui n'est plus, les seuls fruits de mon hymen: je t'ai confié deux innocentes créatures qui n'avoient pas même apperçu de loin l'ombre du vice. Tu as dit dans

ton ame : corrompons ces cœurs ſimples qui ſe livrent à ma foi : affligeons cet honnête vieillard dans la plus chere partie de lui-même, & qu'il pleure éternellement ſes bienfaits. A la fin, fatigué de mes regrets, je partis de cette maiſon où je laiſſois après moi l'horreur, le déſeſpoir, la honte & le répentir. Arrivé à Paris, je me jettai dans le tourbillon ; je m'évitai moi-même ; je cherchai des diſtractions : au bout de quelques mois, je parvins, ſinon à perdre l'idée de Louiſe, au moins à l'affoiblir, & je ne vis plus que dans l'éloignement ce fantôme qui m'obſédoit. L'hiver ramena dans la ville ma victime & ſa famille ; un billet que je reçus du pere toujours tranquille & confiant, m'avertit de les aller revoir ; je me préſentai chez eux ; le vieillard

étoit abſent : Louiſe ne me reprocha point la maniere dont je l'avois quittée, les ſix mois que j'avois paſſés ſans donner chez elle un ſigne de vie, & l'oubli où je ſemblois l'avoir laiſſée : ſa bouche ne s'ouvrit que pour me rendre des actions de grace de ma viſite, & de l'intérêt que je témoignois pour elle. Je la trouvai prodigieuſement changée ; ſon état de maigreur & de conſomption me frappa ; je lui demandai ſi elle avoit été malade : non, me dit-elle avec un ſourire amer ; mais j'ai eu des peines : ce peu de mots me perça le cœur ; j'étois tenté de me jetter à ſes pieds, ſi la préſence de ſa ſœur ne m'eût retenu. Charmante fille ! ne pas même ſe permettre la moindre plainte ! toujours une égale tendreſſe & ſi peu de retour ! Elle vit mon

émotion, & elle y fut ſenſible ; ſa main que je tenois, ſerra doucement la mienne, & elle ſoupira : le tribut d'eſtime que je lui payois étoit trop foible pour tant d'amour ; elle le ſentoit & ſon ame en étoit déchirée. Je la vis s'éteindre par degrés. Affligé du ſpectacle de ſes maux, & tourmenté du reproche intérieur de les avoir fait naître, je diminuai le nombre de mes viſites : inſenſiblement je ne parus chez elle qu'après de longs intervalles. Ce procédé cruel ne changea rien à ſon humeur ; je la trouvai toujours tendre, affectueuſe & prévenante : mais ſon dépériſſement s'accroiſſoit à vue d'œil ; elle paſſoit par toutes les gradations de la langueur, & voyoit la mort s'approcher pas à pas. Un jour qu'elle étoit ſeule, je lui témoignai la vive in-

quiétude où j'étois de sa santé: je la conjurois de se conserver pour ses amis; je mettois dans mon langage l'émotion dont j'étois plein, & lui prenant la main avec une affection que je lui avois peu marquée jusqu'alors, je la pressois contre mes levres; elle la retira & me dit tristement: ah! Monsieur! vous me faites boire un calice bien amer! un tendre coloris se répandit sur ses joues pâles & éteintes; elle leva ses mains vers le Ciel & d'une voix attendrie, mon Dieu, poursuivit-elle, donnez-moi la force de soutenir mes résolutions! Alors elle me fit asseoir à son côté, & me priant de ne pas l'interrompre, elle me dit avec un ton de douceur & de dignité que je ne puis vous rendre: il y a long-temps que je me propose de vous entretenir; vingt

fois, les paroles sont venues sur ma bouche : une fausse honte, la crainte, ou je ne sais quel autre sentiment, m'a toujours retenue ; il faut enfin vous parler, & je conjure la suprême clémence de me protéger dans le cruel effort que je vais faire sur moi-même. Vous vous êtes apperçu de l'impression que fit sur moi votre premier aspect : elle n'étoit que trop visible : j'avois toujours vécu dans l'intérieur de ma famille, & je connoissois trop peu le monde pour me défier d'un penchant qui sembloit me promettre le bonheur : je m'y livrai sans scrupule & avec toute l'ingénuité de mon âge. Quelques égards, quelques soins, des attentions particulieres que vous paroissiez m'accorder & que je pris pour un retour de tendresse, acheverent de

m'égarer. Qu'une amante est aisément trompée ! Je vous voyois flatter mes goûts, me prévenir dans tous mes vœux; chercher constamment mes regards, vous placer auprès de moi à la table, au jeu, dans les promenades, me parler avec un air d'intérêt que vous n'aviez pour personne, me reprendre de mes fautes avec une douceur qui m'enchantoit; je me croyois aimée & vous ne songiez point à me désabuser! Quand vous osâtes descendre dans mon cœur pour en tirer le secret de ma foiblesse, je vous fis tous les aveux que vous désiriez avec une simplicité qui m'étonne aujourd'hui; & vous ne me désabusiez point! Enfin l'heure de mon infortune arriva : je ne m'arrêterai pas sur cette fatale époque de ma vie; vous & moi, nous aurions trop à

rougir, & je ne veux point vous reprocher une faute que j'ai partagée; mais comment justifier votre conduite depuis ce temps? Je sortois à peine de vos bras, & mes yeux étoient encore baignés des larmes du repentir, quand vous m'avez quittée! Vous partiez, peut-être pour toujours, & je restois seule avec la honte & la douleur! Vous n'avez point vu mes pleurs; vous n'avez pas entendu mes cris; vous étiez loin de moi, dissipé par le plaisir, & peut-être occupé de nouvelles intrigues; peut-être n'avez-vous pas songé une seule fois qu'au moment où votre cœur nageoit dans la joie, il étoit une famille obscure, mais honnête & vertueuse, qui vous devoit son opprobre, & une fille malheureuse que vous aviez rendue coupable. Ces idées sont affreuses,

& je crains de m'y livrer. Cependant, six mois s'écoulerent, & sans un billet de mon pere que j'avoue lui avoir fait écrire, je présume que nous ne vous aurions jamais revu: vous revîntes, mais vous n'étiez plus le même ; je vous trouvois distrait, taciturne, chargé d'ennuis ; vous pouviez voir mes craintes ; je ne les cachois pas, & vous m'y laissiez en proie avec la froideur d'un homme qui n'aime plus ou qui n'a jamais aimé. Avec quelle amertume je repassois sur ces jours où je vous avois vu si empressé ! Quelle différence de vous à vous-même ! Vous me ravissiez tout le charme de ma vie ! Celui que j'avois goûté dans la certitude de votre amour ne se retraçoit à mon esprit que comme un songe agréable dont le réveil étoit horrible. Ma santé déja plus

foible acheva de s'en altérer : je vis approcher mon dernier moment comme le terme de mes peines : alors je conçus le dessein de rompre avec vous toute société, & de m'abandonner sans réserve à cet être souverain que j'avois trop long-temps oublié. Mais, vains projets d'un cœur trop tendre ! je vous voyois, & chaque jour, mes résolutions s'affoiblissoient : une seule de vos paroles me faisoit oublier toutes vos injustices, & me replongeoit dans mes incertitudes. Il a fallu pourtant me résoudre : si l'amour est pardonnable, c'est quand il est payé de retour ; mais il est inexcusable de s'obstiner à aimer qui ne nous aime point : d'ailleurs je n'ai plus long-temps à vivre : je dois bientôt aller rendre à mon Juge un compte rigoureux ;

je n'ai pas trop pour m'y préparer du reste d'une vie éteinte : il faut renoncer à mes erreurs, & je vous ai prié de m'écouter pour recevoir mon éternel adieu : ce jour est le dernier où je vous verrai, & ces paroles les dernieres que vous entendrez de moi. Alors se levant avec majesté, elle me laissa confus, humilié, courbant la tête & accablé comme un criminel à qui on vient de prononcer son arrêt. Une révolution subite se fit dans mon cœur : l'amour parut y entrer quand cette infortunée le chassoit du sien. Un mot, lui dis-je en la ramenant sur le siege qu'elle avoit quitté : je me condamne ; je reconnois mes torts ; tout ce que vous m'avez dit, je me l'étois dit à moi-même, & cent fois plus encore. J'avoue, en gémissant, que je suis cou-

pable envers vous de la plus horrible ingratitude : mais n'eſt-il point d'eſpérance de pardon ? ne puis-je obtenir la grace de reparer toutes mes injuſtices ? Dites, Mademoiſelle ! qu'ordonnez-vous d'un criminel repentant qui ſe jette à vos pieds & qui vous conjure de lui rendre le bien qu'il a perdu ? Et en diſant ces mots, j'embraſſois ſes genoux. Des réparations, dit-elle ! il n'eſt plus temps d'y penſer ; de quoi ſerviroient-elles à une fille mourante ? Des réparations, a-t-elle ajouté avec chaleur ! en eſt-il qui puiſſent tenir lieu de l'amour que je vous prodiguois, & me conſoler des maux que vous m'avez faits ? Croyez-vous, pouvez-vous croire que je conſente aujourd'hui à recevoir un dédommagement de tant de peines ? Non, Monſieur ! la pitié ne peut

payer l'amour, & je suis trop fiere pour ne devoir qu'à la reconnoissance, ou à quelque sentiment plus humiliant encore, le retour que vous m'offrez. J'insistai ; je la conjurai de m'accorder le nom de son époux. Il fut un temps, reprit-elle, où j'ambitionnois ce titre : mais vous voyez mon état ; ces nœuds seroient rompus presqu'aussi-tôt que formés : il faut y renoncer : la seule grace que je vous demande, c'est d'épargner d'autres victimes ! je vous en supplie par votre ame qui m'est encore chere : abandonnez ces honteuses séductions qui ne laissent que des suites douloureuses : ne corrompez jamais une ame simple & vertueuse : quelle gloire en peut-on recueillir ? c'est un triomphe si facile ! Croyez-moi ! les loix envoyent à l'échafaud des mal-

faiteurs moins coupables qu'un odieux ſuborneur qui porte la mort au cœur de l'innocence. Ici finit cet entretien dont toutes les paroles ſont reſtées dans ma mémoire ; ce fût auſſi le dernier jour où je la vis ; je me préſentai pluſieurs fois à ſa porte, & ne fus jamais reçu : quelques mois après, on me dit qu'elle étoit morte. Le fantôme de cette fille infortunée ne me quittoit plus ; je portois dans le cœur un ver qui empoiſonnoit tous mes plaiſirs. Je cherchai des ſecours auprès de nos ſophiſtes ; ils diſoient que la moralité des actions n'eſt fondée que ſur l'opinion, que le bien & le mal ſont de pures relations ; que ce qui eſt vertu chez un peuple, eſt vice chez un autre ; que la probité n'eſt que l'utile mis en pratique : ils ajoutoient que le bonheur

consiste à jouir de tout, & la sagesse à bien user des jouissances ; que la pudeur est une vertu de préjugé ; que dans une infinité de pays la corruption des mœurs est autorisée par les loix & même consacrée par la religion.... je rougis de poursuivre. O ma chere Thérese ! qu'un cœur qui veut s'égarer trouve de portes ouvertes à l'erreur ! Je recueillois tous les jours une multitude d'assertions qui venoient à l'appui de cette affreuse doctrine. Enfin je parvins à établir dans mon esprit, comme des vérités primitives, le néant de la vertu & la nécessité des passions. Dès que j'eus bien fixé ma croyance sur cette morale destructive, je m'affranchis de mes remords, & j'acquis dans le désordre une sorte de calme à-peu-près semblable à celui que l'opium pro-

cure aux convulſions du délire. Je ne me ſouvins plus alors que j'avois un pere infirme à qui je devois mes ſecours. Faſſe le Ciel que je trouve dans ma vieilleſſe les ſoins & les conſolations que j'ai négligé de lui donner! Mais ſi la juſtice ſouveraine me reſerve le ſort des fils ingrats, je dois m'attendre à un affreux abandon dans le déclin de ma vie. Cependant je l'aimois tendrement, & je ſuis perſuadé qu'il l'ignoroit; car je n'ai jamais ſongé à lui en donner des preuves. Combien de voluptés on ſe dérobe en renonçant à la vertu! Au milieu de mes vains plaiſirs, je n'étois pas heureux: je me rappellois quelquefois les premieres leçons de mon enfance; en comparant mon état préſent à celui dont j'avois joui, je regrettois mes principes; je ſen-

tois qu'il n'eſt de bonheur conſtant & réel que dans un cœur ſatisfait de lui-même. Ce combat des paſſions avec la raiſon me jettoit dans une pénible anxiété ; il fallut en ſortir ; la main du Ciel me frappa pour m'avertir de mon néant ; des revers accumulés me réveillerent comme d'un long ſommeil ; je reſtai ſeul & ſans ſecours, forcé de traîner une miſérable vie en bute à tous les haſards, de m'accrocher comme un reptile à tous les êtres dont j'eſpérois un appui. Eh ! que ces êtres ſont rares ! l'homme eſt pour l'homme un barbare ennemi. Je les connois maintenant tous ces amis, tous ces protecteurs : leur vile eſpece ne m'abuſera plus. Une noire miſantropie me dégoûta du monde ; je me ſauvai dans la ſolitude pour m'y nourrir de

fiel & d'amertume: la retraite où je vivois ne me parut point assez profonde; je résolus de traverser les mers & de chercher sous un nouveau Ciel des déserts inhabités où je ne fusse connu que de moi seul. En arrivant à Nantes, j'essuyai une maladie mortelle: dans une ville où je n'avois aucunes liaisons, je trouvai des soins hospitaliers dignes des premiers âges & des vertus qui me réconcilierent avec l'humanité. Un Négociant m'offrit sa bourse; il m'avança généreusement tous les frais de mon voyage, & vint au-devant de mes besoins, sans que j'eusse auprès de lui d'autre titre que celui d'infortuné. Dès que je fus rétabli, je m'embarquai pour l'Amérique, & j'allai descendre dans une des Antilles: je m'étois attendu à trou-

ver des déserts & des sauvages ; je vis un peuple doux, civil & bienfaisant, des cœurs droits, des mœurs pures, une terre féconde, enrichie par les soins du cultivateur. Je ne sais quelle impression me saisit en arrivant dans ces belles contrées, image des campagnes tant célébrées par la poésie pastorale. Je me sentois renaître ; mes passions se calmoient ; l'humeur mélancolique & sombre que j'avois apportée d'Europe, étoit dissipée par le baume & la douceur de l'air, par le tableau riant d'un Printems éternel & d'une nouvelle nature. Je visitai plusieurs habitations ; je fus accueilli par-tout avec la même bonté : j'enviois le sort de ces heureux colons vivans sans faste au sein de leur opulence. J'avois conservé quelques livres, & je partageois ma vie entre

la lecture & la promenade; je cultivois un coin de terre qu'un généreux Créole m'avoit abandonné, ainsi que la cabane qui me servoit d'asyle. Je n'ai jamais coulé de jours plus tranquilles. Libre des soins du lendemain, je trouvois dans les fruits de mon petit domaine de quoi fournir abondamment à mes besoins. Mon bienfaiteur ne me laissoit manquer de rien; son attentive prévoyance alloit même au devant de mes desirs: un esclave qu'il m'avoit donné me soulageoit de mes travaux: sans les souvenirs qui me tourmentoient, j'aurois été le plus heureux des hommes. J'étois content de finir mes jours dans cette solitude, & revenu des illusions du monde, je n'ambitionnois plus d'autre félicité. On va chercher la fortune dans ces contrées;

j'y trouvois le repos & un ami que la fortune ne peut payer ; j'y jouiſſois du plus beau ſpectacle que l'homme puiſſe contempler : la nature n'eſt nulle part auſſi majeſtueuſe que dans ces climats voiſins du ſoleil qui ſont embellis de tout ſon éclat. C'eſt bien là qu'on voit ſe réaliſer les fables de l'âge d'or & de l'antique Theſſalie. J'avois toujours vécu dans une ſorte d'apathie ſur toutes les idées religieuſes, & il m'étoit rarement arrivé d'élever mes regards vers l'Etre ſuprême. Je me bornois à recueillir quelques lambeaux du ſyſtême de nos Sceptiques modernes, d'après leſquels je me figurois la Divinité comme un Être paſſif, indifférent ſur les ſcenes de ce monde, ſans bonté, ſans malice, & l'univers comme une végétation animée, éternelle, exiſ-

tant par ſon mouvement, & ſe conſervant par une ſucceſſion infinie d'altération, de changement & de reproduction. Un jour que je traverſois les hautes montagnes de l'iſle, je m'arrêtai comme en extaſe, au moment où le ſoleil venoit de ſe lever & jettoit ſur toute la nature un voile éclatant de lumiere. Une longue chaîne de rochers rangée autour de moi, recevoit & renvoyoit ſes rayons à travers l'eſpace qui paroiſſoit comme ſillonné de mille couleurs brillantes : d'immenſes forêts élevées en amphitéatre formoient une draperie de verdure depuis la voûte du Ciel juſqu'au fond des abymes, & des fleuves roulans par caſcades alloient s'enſevelir ſous un ombrage éternel : la mer, à l'extrêmité de l'horiſon, terminoit cette ſcene magnifique. Saiſi

d'enchantement & de surprise, je me prosternai sur la terre, & j'adorai, pour la premiere fois peut-être, avec un respect religieux, le souverain Créateur de ces merveilles: alors apostrophant les bois, les fleuves, les rochers & les mers, je leur criois: si vous vous êtes faits vous-mêmes, animez-vous, & parlez! ô mon amie! quelle idée nous donne de son auteur cette profusion de richesses! Comment suppose-t-on que les élémens aient pu se combiner de maniere à produire d'eux-mêmes l'ordre étonnant, le concours & l'harmonie de toutes les parties de cet univers? Insensés raisonneurs qui n'oseroient attribuer aux chances du hazard, aux combinaisons d'une matiere inanimée le moindre ouvrage sorti de la main des hommes, & qui osent prêter

à ces absurdes agens les phénomenes de la création ! Je rentrai chez moi frappé de ce que j'avois vu, & dès ce moment je me livrai à des études réfléchies sur ces objets sublimes que je n'avois qu'effleurés dans le tumulte & la dissipation du monde. Je reconnus alors la vérité de ce que dit Bacon, qu'un peu de philosophie fait des athées, mais que beaucoup de philosophie les ramene à la religion : convaincu que nul effet ne peut exister sans cause, & remontant d'origine en origine jusqu'au suprême Auteur, je trouvai la divinité que je cherchois. Je me disois ; les incrédules, en supposant l'éternité de la matiere, ne font que substituer à un principe que j'adore sans le comprendre, un autre principe inexplicable : ils affligent mon cœur sans con-

tenter ma raiſon : ils n'offrent qu'une hypotheſe inintelligible & déſolante, en ſappant les fondemens d'une croyance qui faiſoit mon bonheur : ils appellent des noms vagues de nature, de hazard, de néceſſité, cette cauſe ſouveraine que j'appelle Dieu. Du moins ſont-ils forcés de reconnoître une cauſe primitive, & peut-être ne diſputent-t-ils que ſur les termes. Oui, mon aimable amie, je ſuis perſuadé qu'il n'eſt aucun athée de bonne foi, & que tout homme dont la bouche affirme qu'il n'y a point de Dieu, ment contre ſa conſcience.

Il y avoit quelque temps que je goûtois dans la retraite les charmes de la méditation, quand je fus diſtrait par de nouveaux troubles. Mon bienfaiteur étoit reſté veuf avec une fille de treize

ans qu'il élevoit sous ses yeux & qui faisoit la consolation de sa vieillesse. Susanne promettoit d'être belle & avoit déja des graces : son ame étoit simple & naïve: avant qu'elle eût parlé, on savoit ce qu'elle pensoit. L'aimable enfant s'étoit attachée à moi & venoit souvent me chercher dans ma cabane, suivie d'une esclave qui l'avoit nourrie. Nous nous promenions sur le bord de la mer, dans des bois de palmiers qui couvroient le rivage. Là, tantôt j'amenois nos entretiens sur les beautés de la nature; tantôt j'essayois d'imprimer dans son ame tendre les premiers principes de la morale, & j'avois le plaisir de voir par degrés se développer sa raison naissante. Quelquefois nous faisions des lectures utiles; je lui donnois

des leçons de deſſin, & je goûtois une joie ſecrette à payer ainſi à ſon généreux pere un tribut de reconnoiſſance. Je n'avois pas encore réfléchi ſur ma ſituation, & je recevois ſans m'alarmer les innocentes careſſes de ma pupille; ſes bras me preſſoient avec tendreſſe; elle aimoit à me ſourire; elle me quittoit rarement, & toujours avec peine. Un jour qu'en folâtrant avec elle je la tenois contre mon cœur, une émotion violente s'y fit *ſentir;* ce trait de lumiere commençant à m'éclairer, je me promis bien de veiller ſur moi-même & d'éviter des jeux ſi redoutables: mais l'habitude de nous voir rendoit ce projet difficile: je repris bientôt un genre de vie auquel je trouvois mille douceurs. Suſanne croiſſoit & s'embelliſſoit tous les

jours ; son esprit s'étoit formé ; aux graces naïves de son enfance avoit succédé l'ingénuité décente & timide d'un âge plus réservé ; ses yeux se baissoient devant moi ; je surprenois quelquefois ses regards doux & modestes, & je ne les rencontrois jamais sans trouble : une fois, je la voyois dessiner, & j'osai porter mes levres sur sa main ; elle me fixa tendrement & rougit : un feu séditieux me pénétra ; les idées les plus coupables alloient m'entraîner ; je me sentois perdu : je me levai brusquement ; je sortis & je courus dans ma cabane : là, me frappant la poitrine, & versant un ruisseau de larmes ; homme dénaturé, me disois-je, va donc sacrifier encore cet enfant ; va désoler ton bienfaiteur ; ajoute ce crime à tous les autres. Non, pour-

ſuivois-je en ſanglottant, non je ne ſuis pas digne de voir la lumiere, & de vivre avec des hommes! Je paſſai tout ce jour renfermé, pleurant & rejettant toute nourriture: mon ami me vint voir; il ne concevoit rien à mon état: je me jettai à ſes pieds & je lui fis l'aveu de mon horrible penſée; il me releva gaiment, me ſerra dans ſes bras & me dit; ceſſez de vous affliger, & reprenez l'aſſurance des belles ames. Perſonne n'eſt à l'abri des ſéductions; mais il n'eſt donné qu'à la vertu d'en triompher, & la vôtre a ſubi noblement cette épreuve. Au reſte, ajouta-t-il en ſouriant, c'eſt pour vous-même qu'il faut ſurveiller le tréſor que je vous confie. Je n'ai point ici d'amis qui me ſoient plus chers que vous, & mon deſſein eſt de

vous unir à ma famille par des nœuds plus étroits : voilà le plan que je m'étois fait & dans lequel la connoiſſance de votre caractere me confirme tous les jours. Je retombai à ſes genoux, & je murmurai quelques mots de remerciement : il me ramena auprès de ſa fille & lui recommanda de me chérir déſormais comme un homme qui devoit être ſon époux. Le front de Suſanne ſe couvrit d'une aimable rougeur & je vis que je ne lui étois pas indifférent. Nous paſſions des jours tranquilles dans l'attente du bonheur, quand la mort m'enleva mes eſpérances. Suſanne mourut d'une fievre maligne, & j'eus la douleur de perdre en même-temps ſon vénérable pere. Je leur rendis les derniers devoirs avec une amertume que

je n'avois jamais éprouvée. Je voyois s'évanouir les idées de félicité que je m'étois formées pour l'avenir ; je perdois à la fois une épouse, un bienfaiteur, un ami, le charme & la consolation de ma vie : tout étoit disparu : je me trouvois seul, dans un lieu sauvage, errant parmi des cercueils & sur les froides cendres de ceux que j'avois aimés. Je n'habitois plus qu'à regret cette île qui m'avoit paru si belle ; je ne pouvois me suporter dans mon desert ; chaque pas m'y rappelloit des plaisirs passés & des pertes présentes ; chaque objet nourrissoit en moi des souvenirs déchirans : une affreuse mélancolie retomboit sur mon cœur ; mes anciens remords suspendus long-temps par la douceur d'une société paisible se réveilloient avec une

force terrible ; tous les jours j'allois pleurer ſur le tombeau de mes amis, & quand je rentrois chez moi, je me regardois avec horreur dans ce funeſte abandon. Je pris le parti de quitter l'Amérique ; je vendis les poſſeſſions que mon bienfaiteur m'avoit laiſſées, & après avoir dit un éternel adieu à cette ſolitude où j'avois coulé de ſi beaux jours, je m'embarquai pour l'Europe : mon projet étoit de vivre dans la retraite, & de renoncer pour jamais au monde ; mais je vous ai vue & vous avez changé mes réſolutions. Hélas ! je ſuis venu peut-être vous apporter l'infortune qui me ſuit !

LETTRE XLIX.

Thérese à Faldoni.

Je ne vous conçois pas : vous m'avez écrit une lettre déſolante. A quoi bon revenir ſur d'anciennes erreurs, & préſenter à votre amie des tableaux affligeans ? Vouliez-vous affoiblir l'eſtime que j'ai pour vous ? Je vous préviens que loin d'y parvenir, vous n'avez fait que la confirmer. J'aime votre franchiſe, & dans vos fautes même, je reconnois ce caractere qui ne vous à jamais quitté. Je plains cette pauvre Louiſe d'avoir aimé. Je la plains, ſur-tout, de n'avoir pas été payée de retour ! elle méritoit ſi bien de l'être ! Il eſt affreux pour vous,

d'avoir causé son malheur : mais vos remors ont assez expié cette imprudence. N'en parlons plus, mon ami ! le temps a passé sur les égaremens de votre jeunesse, & votre raison s'est murie par l'expérience de ses écarts. Je ferois peu de cas d'un homme qui n'auroit jamais commis de fautes. Rappellez-vous ce que je disois, il y a quelques jours, quand vous lisiez devant ma cousine & moi, le roman de Grandisson : ce personnage m'a toujours paru peu intéressant, par ce qu'il est trop parfait : un être aussi supérieur à l'humanité ne peut être aimé que des anges ; il me feroit continuellement rougir de l'excès de son mérite ; & mon amour propre avec lui ne seroit jamais satisfait. Ce n'est pas que j'ose excuser votre conduite & justifier

des attentats contre l'innocence. Vous avez ſenti vous-même toute l'horreur de ce crime & vous avez prévenu mes reproches. Vous convenez que le ſouvenir de cette aimable fille a fait le ſupplice de votre vie. O Faldoni! comment un ſéducteur ne ſonge-t-il pas aux regrets qui l'attendent? En vérité, je plains bien vos gens à la mode, de ſe tant tourmenter pour ſe préparer un repentir! combien les femmes ſont malheureuſes! il ſemble que les uſages politiques ſe ſoient attachés à détruire, dans cette moitié du genre humain, le germe de tout ce qu'il y a de noble & de grand, pour en faire le jouet & l'amuſement des hommes, & pour les immoler au premier corrupteur qui s'en empare! Elles ſont douées pourtant d'un goût délicat, d'un

ſentiment exquis ; je dirai même qu'elles vont plus loin que vous quand leur ame eſt exaltée par la vertu : l'amour qui chez elles eſt ſi vif & ſi tendre leur prête une énergie que vous avez rarement dans cette paſſion : non, vous ne ſavez pas aimer comme nous : vous ne penſez qu'à dérober une volupté fugitive, & l'amour vous échappe. Mais nous hélas! tout entieres à l'objet de notre penchant, nous ne voyons, nous n'entendons que lui : honneur, fortune, félicité, grandeur, nous ne voulons rien que pour le lui donner. Fieres de nos foibleſſes même ; quand notre gloire eſt perdue, nous jouiſſons de nos ſacrifices, en ſongeant qu'il en eſt l'objet. Eh ! n'eſt-ce point par lui que nous vivons, que nous penſons, que nous ſommes triſtes ou gaies,

fortunées ou misérables? Connoissons-nous un intérêt plus fort que le sien? Cherchez parmi vous ces déchiremens d'un cœur trahi, ces tortures qui consument une amante, & qui la traînent lentement au tombeau! Vous autres hommes, vous êtes distraits & dissipés par le tumulte; mille objets peuvent vous écarter de celui qui vous occupe; mais nous, dans la solitude où notre éducation nous enchaîne, nous sommes toujours avec nos pensées, toujours près de cette image adorée, toujours livrées à des souvenirs qui la nourrissent! Nous avons à combattre, & vos séductions, & nos desirs plus puissans encore, & la sensibilité de nos organes, & la foiblesse de nos cœurs, & la crédulité de nos esprits! & c'est contre des êtres si fragiles, que vous vous armez de

toutes les forces de la nature & de l'art ! Pourquoi l'homme qui fait les loix ne rend-il pas sa compagne digne de tous ses hommages, en lui donnant le dégré de perfection dont elle est susceptible ? Craindroit-il de perdre l'empire, s'il déployoit les talens & les vertus des femmes, ou bien auroit-il choisi pour elles l'éducation la plus favorable à ses principes de corruption ! Sans doute il faut le croire ; autrement leur laisseroit-il si peu de moyens de défense, quand lui-même se produit avec tant d'avantages ? Dirigeroit-il leurs premieres vues vers des objets de luxe & de frivolité, au lieu de former leur cœur & d'éclairer leur esprit ? Si elles ont peu de caractere & de suite dans les idées, ne devroit-il pas réunir contre ce vice es-

ſentiel tous les efforts de l'inſtitution ? Alors ils les eût prémunies contre les dangers de la ſéduction ; il leur eût préparé des jouiſſances pour l'avenir : une femme feroit dans tous les âges les délices de la ſociété ; l'amour fondé ſur l'eſtime ne ſeroit plus l'amuſement d'un cœur oiſif, & on verroit éclore entre les deux ſexes, une rivalité de force & de grandeur qui tourneroit à leur profit mutuel.

Cette pauvre Louiſe ſe préſente encore ſous ma plume. Combien elle a dû ſouffrir ! aimer ſans retour après avoir tout immolé à celui qu'on aime ! ah Dieu !...... ce n'eſt point ſa mort que je pleure ; ce ſont ſes maux ; c'eſt l'idée qui devoit la tuer de n'avoir fait qu'un ingrat ! La

mort! Eh! peut-on la comparer à ces mouvemens de déſeſpoir, à ces convulſions de la rage qui nous font maudire l'exiſtence? Je ne relis jamais votre lettre, ſans fondre en larmes. Quelle folie à nous, d'écouter une paſſion rarement heureuſe, & preſque toujours ſuivie d'inépuiſables regrets!... Pardon, je ne finis pas; je devrois vous égayer, & je ſuis rejettée malgré moi dans mes réfléxions: c'eſt l'effet de votre méchante lettre qui m'a donné du noir. Vous êtes cauſe que j'ai paſſé la nuit la plus cruelle, agitée de toutes vos ſcenes, vous ſuivant par-tout, vous accuſant d'avoir laiſſé mourir...... allez! ne m'en parlez plus! j'ai de l'humeur contre vous, & je ſerois tentée de vous haïr tout de bon.

Je ne ſais ſi je dois attribuer à cette lecture la ſituation de mon ame : je ſuis aujourd'hui d'une triſteſſe accablante ; tout m'afflige & me déplait. Je voudrois, pour beaucoup, que cette ſemaine fut écoulée ; j'imagine les choſes les plus funeſtes ; je ne vois que fantômes autour de moi. O mon ami ! venez me conſoler ! venez diſſiper toutes ces illuſions d'un cœur trop ſenſible : ce n'eſt qu'auprès de vous que je puis être heureuſe.

Je vous attends demain ; il faudroit arriver de bonne heure, pour prévenir la chaleur & nous donner plus de temps. Apportez vos romances : nous chanterons celle que vous aimez, celle qui fut l'occaſion de vos premiers aveux, & qui depuis, m'a fait verſer

tant de larmes. Dans la matinée, nous irons visiter le bois de la Saulaye que ma cousine n'a pas encore vu; vous nous donnerez le bras; on déjeûnera avec des œufs frais dans la ferme que vous connoissez; nos mamans nous prendront en voiture, & nous retournerons ensemble. Dieu veuille qu'il ne survienne pas d'obstacle à tous ces beaux projets! car je m'accoutume à ne plus compter sur rien.

LETTRE L.

Faldoni au Curé.

O Monſieur ! quel affreux événement ! Madame de Saint-Cyran ſe meurt. Elle eut hier un accès de fievre qui l'empêcha d'exécuter une partie projettée : nous reſtâmes auprès d'elle : le ſoir, il lui ſurvint une toux pénible, une ardeur d'entrailles ; elle avoit le friſſon, le tremblement, tous les ſimptômes d'une pleuréſie : la nuit a été terrible ; on déſeſpere de ſa vie ; elle eſt, à tout moment, ſur le point d'être ſuffoquée. On court ; on ſe précipite ; les domeſtiques ſont ſur les chemins : les médecins ſe ſuccedent : une partie du village eſt dans

la

la cour du château ; la frayeur & la désolation se peignent sur tous les visages. Thérese immobile est à genoux auprès du lit de sa mere, & ne fait que pleurer. Madame d'Armiane & sa fille sont au milieu des femmes, donnent les ordres, veillent la malade & semblent se multiplier dans tous les lieux. Au milieu de ces mouvemens, il regne dans l'étendue de la maison un silence morne & lugubre ; on n'entend que des sanglots étouffés. On a fait revenir de son couvent la jeune de Saint-Cyran, pour recevoir la bénédiction de sa mere ; cette pauvre enfant nous a fait fondre en larmes. Tant de sensibilité dans un âge si tendre ! mais c'est la digne sœur de Thérese ! il faut les voir toutes deux au-

tour de leur mere expirante : ce tableau déchire le cœur. On a écrit à Monſieur de Saint-Cyran & à ſon fils : le Chevalier qui eſt plus près a déja reçu l'avis & ne peut tarder d'arriver. Venez, Monſieur ! hatez-vous de recueillir les derniers ſoupirs d'une mere qui vous appelle à tous les inſtans : mais hélas ! je crains bien que vous n'arriviez trop tard.

Fin du ſecond Tome.

Livres qui ſe trouvent chez le même Libraire.

IDILLES & Poëmes champêtres, par M. *Léonard*, *in*-8°. avec fig. 3 l.

Œuvres & Poéſies diverſes de M. *le Chevalier de B****, *in*-8°. 2 l. 8 ſ.

Voyage en Sicile & à Malthe, de Brydoine, traduit par M. *de Meunier*, 2 vol. *in*-8°. 8 l.

Le Temps & la Patience, Conte moral, par Madame *de Villeneuve*, 2 volumes *in*-12. 3 l.







